

- III. Entretien avec Dan Franck
- IV. Vénus Khoury-Ghata : celle qui creuse l'eau
- V. Michel Foucault et l'homme du désir
- VI. Metternich : l'Europe contre la violence
- VII. Wilfried N'Sondé questionne l'humanité
- VIII. Contes de femmes entre elles



Édito

Décadence

Il est des pays qui vivent en démocratie, d'autres en dictature. Nous, nous vivons en décadence.

Cette décadence se manifeste, hélas, à plus d'un niveau :

1- Le délabrement de nos valeurs, puisque la corruption est devenue la norme, à tous les étages de la pyramide, malgré les cris d'orfraie poussés par ceux qui font mine de la combattre tout en se remplissant les poches. Le citoyen est devenu à l'image de ses maîtres : voler n'est plus un crime, c'est un sport national. Aussi la violence ambiante est-elle devenue contagieuse, dopée par la présence d'états dans l'État, par la prolifération de tribus et de clans belliqueux, par l'impunité dont jouit un certain nombre de fripouilles intouchables, sans compter la propagande diffusée par une série télévisée répandant au doux nom d'*« Al-Hayba »*, qui fait l'apologie des mafieux au grand cœur. Or *« le mépris des lois, c'est le commencement de la décadence »*, affirmait justement le poète Jean Pellerin.

2- Le délabrement de nos institutions, avec une administration gangrenée par la paresse, le clientélisme et le laisser-aller, noyauté par des fonctionnaires qui n'ont d'autres attributs que leur allégeance à tel ou tel parti. Sur le plan constitutionnel, la déliquescence est totale, avec une Constitution élastique et des pratiques douteuses qui ont transformé le gouvernement en mini-parlement, comme si la séparation des pouvoirs n'existait pas, et la Chambre des députés en une assemblée de spectateurs dépourvus d'initiative.

3- La décadence de notre économie, puisque notre pays, jadis si prospère, est dans un état proche de la faillite, confronté à une crise sans précédent qui n'épargne aucun secteur et à un flux insupportable de réfugiés, l'hypothétique manne pétrolière n'étant qu'une carotte destinée à faire avancer les ânes que nous sommes. Bien évidemment, les gouvernants rassasiés, trop occupés à alimenter les querelles régionales transposées sur la scène politique locale, ne réagissent pas, insensibles à la misère qui menace le peuple.

L'heure est grave. *« La crise est de morale aussi bien que d'argent, on décime en burlant du bateau qui naufrage »*, écrivait Bertolt Brecht. Si nos dirigeants ne redressent pas la barre dans les mois à venir, sauve qui peut !

ALEXANDRE NAJJAR

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale : HIND DARWISH

Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MÉDAWAR

Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, CAROLE ANDRÉ-DESSORNES, LAURENT BORDERIE, ANTOINE BOULAD, NADA CHAOUL, EDGAR DAVIDIAN, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, WILLIAM IRIGOYEN, NAJLA JRAISSATY KHOURY, HENRY LAURENS, YOUSSEF MOUAWAD, OLIVER ROHE, TIGRANE YÉGVANIAN.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Il n'est pas certain qu'une fois que les lecteurs auront refermé le dernier roman de Kénizé Mourad les ambassades du Pakistan enregistrent une hausse de demandes de visas de tourisme. Pourtant c'est un voyage fabuleux, exceptionnel, que l'auteur de *De la part de la princesse morte* leur offre. Kénizé Mourad insufflé une forme romanesque qui fait que l'on a du mal à lâcher cette histoire. On demanderait volontiers une suite à ce voyage initiatique au cœur de ce pays qualifié comme l'un des plus dangereux au monde, aujourd'hui, et qui ne manque pourtant pas de côtés enjôleurs.

Anne, jeune journaliste de guerre rompue aux zones de combats, travaille pour un grand hebdomadaire français et part enquêter sur le risque nucléaire au Pakistan. Grâce à son réseau, elle réussit aisément à s'intégrer dans la société de la haute bourgeoisie de ce pays cloisonné qui semble vivre dans le souvenir des fastes passés, occupe des palais majestueux mais décrépis et assiste impuissante à la montée d'un implacable fondamentalisme religieux islamiste. Anne découvre avec curiosité le fonctionnement de cette société, fractionnée, ravagée par la misère et la corruption. Avec l'appétit du grand reporter curieux de tout, elle pousse toutes les portes, va partout, dans les camps de réfugiés, dans les usines où travaillent des enfants, dans les quartiers qui luttent contre la pression foncière imposée par une mafia qui n'a d'autre argument que l'arme à feu. L'intrépide journaliste part clandestinement pour le port de Gwadar au cœur du Baloutchistan et révèle au lecteur une réalité inconnue. Dans cette zone interdite à tous les étrangers, elle découvre la fameuse route dite « des milliards » que les Chinois ont annexée. Kénizé Mourad nous entraîne avec délice dans les coulisses d'une société qui semble imperméable mais dont elle possède toutes les clés. Ce livre évoque une grande enquête journalistique mais il demeure un roman avec ses codes, ses intrigues amoureuses, ses retournements. Partout où elle se trouve, la jeune Anne est toujours accompagnée par le jeune Karim, cet intrépide aristocrate féru de culture, de livres, de théâtre, qui la sauvera des geôles des islamistes. Mais qui est ce jeune homme qui lui rappelle aussi le séjour que son grand-père a fait lorsque, jeune diplomate, il représentait les intérêts de la France lors de la partition de l'Inde en 1947 ? Kénizé Mourad est une amoureuse du Pakistan qui nous donne tout à voir de ce pays, aussi bien dans sa violence que dans ses raffinements les plus extrêmes, et nous fait baigner à la fois dans une forme de volupté accrue par une violence extrême.

Au pays des purs évoque un parcours initiatique pour Anne mais aussi pour le lecteur qui découvre un Pakistan inouï, surprenant, plein de paradoxes, aux codes souvent incompréhensibles. Au-delà de l'œuvre romanesque, ce livre évoque aussi une enquête journalistique très fouillée. Était-ce votre volonté ?

Absolument, je suis grand reporter et pour moi ce roman est un grand reportage, au long cours, qui ne pourrait pas être publié dans un journal, et trouve sa place dans ce genre littéraire. Je pense que l'on peut beaucoup dire, beaucoup raconter à travers un roman. Je connais très bien ce pays, j'ai de la famille en Inde et au Pakistan. Je m'y rends souvent et j'y ai réalisé de longs séjours. On dit que je suis la spécialiste du Pakistan, c'est peut-être vrai, j'en maîtrise toutes les subtilités, je crois. Il est réducteur de limiter ce pays à la misère, au danger, aux femmes voilées, à

Kénizé Mourad : le Pakistan au cœur

Kénizé Mourad voyage « au pays des purs »... Lorsque le roman est une grande enquête journalistique.



© Mustafa Ozkok

l'extrémisme. C'est un pays moderne aussi, complexe, attachant, passionnant que je veux faire découvrir. Il est particulièrement méconnu de l'Occident, excepté de l'Angleterre peut-être qui était la puissance coloniale. Déjà lors de la colonisation, le Royaume-Uni usait du même vocabulaire, des mêmes expressions que Georges

Bush lorsqu'il est entré en guerre contre l'Afghanistan en assurant qu'il luttait contre le mal. Avec ce roman j'ai voulu parler de tout ce qui me tient à cœur. Je décris la misère, la chaleur, l'oppression, la corruption mais aussi la délicatesse des gens, l'intérêt qu'ils portent au monde, et la triste réalité

de la pression islamiste qui touche toutes les couches de la société aujourd'hui.

Le Pakistan que vous décrivez évoque un paradis perdu remémoré par les vestiges de la ville de Lahore ou des jardins de Shalimar. Vous faites dire à l'une vos héroïnes les plus attachantes, la Bégum Nusrat : « Ce pays était si plein de promesses. Nous le construisions avec enthousiasme, persuadés que nous allions vaincre la pauvreté et l'obscurantisme... » Que s'est-il passé depuis la partition en 1947 ?

Le Pakistan était un pays nouveau qui nourrissait tous les espoirs malgré les grands massacres qui ont concouru à sa création. Cette Bégum est un peu le portrait de l'une de mes tantes qui, comme elle, a créé une école de plus de 3000 enfants dans laquelle les filles jouent au football. Ma famille est partie d'Inde pour vivre cette aventure, créer un pays réservé aux musulmans et surtout pas un pays islamique. Les musulmans étaient une minorité en Inde, importante, certes, mais ils préféraient se protéger des hindouistes, derrière des frontières. Mais tout a changé. Les seigneurs féodaux du Pakistan n'avaient pas l'intention de voir leur vie évoluer vers un changement démocratique. Il n'y pas eu de réforme agraire. C'est là la grande erreur de Al Jinnah, le fondateur du pays. Des millions de petits paysans demeurent enchaînés à leur terre et leur maître. L'argent, la corruption ont pris le dessus sur la vague idéaliste inspirée par Al Jinnah et toute la classe qui l'avait suivi. L'Islam du continent indien est inspiré de soufisme et n'a rien à voir avec le fondamentalisme. Al Jinnah voulait un pays pour les musulmans mais buvait son whisky tous les soirs. Nous étions loin de ce qui se passe aujourd'hui. J'ai connu un Pakistan ivre de liberté qui n'est plus du tout cela, malheureusement. L'arrivée du général Zia a aggravé les choses et fait monter l'islamisme. Le pays s'est retrouvé entre le marteau et l'enclume à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par les Russes alors que le Pakistan était le bras armé de l'Amérique. Dès lors, avec la création d'écoles talibanes, le chaos était aux portes du pays. L'armée n'a pas su réagir et nous en sommes là à présent.

Le discours que tient la Bégum Nusrat sur l'islamisme et l'oppression faite aux femmes est édifiant. Elle est l'héritière d'une longue lignée. Elle rappelle ce qui est juste, que les paroles de Mahomet s'inscrivent dans celles d'Abraham, Moïse et Jésus et qu'il ne faut pas l'oublier. Elle rappelle que ceux qui s'ouvrent à leurs paroles iront au paradis. Au Pakistan, jusqu'à ces dernières années, les partis religieux

ne pouvaient pas s'imposer dans les urnes alors qu'aujourd'hui ils sont proches de la majorité. La Bégum n'a pas peur de dire que le voile n'est pas une obligation et que la femme doit être pudique. Elle rappelle tout cela dans une réunion organisée par une prédicatrice islamiste comme il en existe au Pakistan. Ces personnages sèment la terreur dans ce pays. Aujourd'hui au Pakistan si une femme veut évoluer en sécurité elle doit se couvrir. Cela est contraire à la tradition pakistanaise.

Vous décrivez un pays surprenant, soumis à l'islamisme et pourtant ivre de culture et de modernité.

C'est une société multiple qui compte des artistes exceptionnels qui sont peu connus hors de leurs frontières mais le voile noir du terrorisme a tout occulté. Une vieille culture baigne le Pakistan qui dépasse même les islamistes, les Hijras par exemple que j'évoque sont des transsexuels qui sont reconnus par la loi et bénéficient de papiers d'identité qui assurent leur troisième genre ; cela n'existe pas en Occident.

« J'ai quitté le métier de journaliste car il fallait toujours faire plus court, plus étroit. »

Anne enquête sur la bombe atomique pakistanaise, les révélations qui lui sont faites ne sont pas rassurantes.

Certes, la bombe est très sécurisée, mais les « bombinettes » et leur prolifération ne sont pas exclues et pourraient être utilisées par des militaires furieux qui viennent du peuple et peuvent être influencés par les islamistes. Un danger n'est jamais exclu.

Comment avez-vous procédé pour écrire une intrigue à partir de tous les éléments que vous possédiez ?

Je voulais aller au-delà des idées reçues et la meilleure manière de la faire, une fois que l'on maîtrise bien un sujet, est de construire un fil romanesque. Je me suis inspirée de mon entourage pakistanaise pour inventer des personnages, ils existent presque tous en partie. Il

« Le Pakistan était un pays nouveau qui nourrissait tous les espoirs malgré les grands massacres qui ont concouru à sa création. »

a fallu les mettre en perspective avec la réalité du pays. J'ai vécu personnellement beaucoup de choses que je fais vivre à Anne. Je n'ai pas été prise en otage mais je suis allée clandestinement à Gwadar voir ce port que les Chinois ont annexé pour accéder à la route « des milliards » et piller un peu plus le pays. Je voulais raconter cette histoire totalement méconnue en Occident. La journaliste est toujours prête à sourdre derrière la romancière. J'ai quitté le métier de journaliste car il fallait toujours faire plus court, plus étroit. On le recommande sans cesse à Anne dans le roman. Le roman permet d'aller plus loin, de dire, de raconter plus. Pour faire passer et comprendre des choses, il faut utiliser l'intelligence et le cœur. Le roman est essentiel pour faire passer des choses importantes. J'aime les romans didactiques, c'est une vieille tradition littéraire qui me porte et qu'il ne faut jamais renier.

Propos recueillis par LAURENT BORDERIE

AU PAYS DES PURS de Kénizé Mourad, Fayard, 2018, 352 p.

DÉTENDEZ-VOUS CET ÉTÉ !

Partez tranquille !

Déposez dès à présent vos listes scolaires

Nous nous chargeons du reste !

A. Antoine
Librairie Antoine depuis 1933

Dan Franck a été choisi récemment par Netflix pour écrire *Marseille*, une série *made in France* sur les dessous politiques de la cité phocéenne. Il est surtout un homme qui écrit comme il respire, « *tout le temps* » car il ne sait « *rien faire d'autre* ».

Romancier et scénariste, Dan Franck a publié une trentaine d'ouvrages, dont plusieurs en collaboration avec Jean Vautrin, coauteur des *Aventures de Boro*, reporter-photographe, ou avec le dessinateur Enki Bilal. Il a été récompensé par de nombreux prix dont le Prix du Premier Roman pour *Les Calendes grecques* (1980), le prix Renaudot pour *La Séparation* (1991), ou le Prix des Romancières pour *Les Enfants* (2003). Il a également beaucoup écrit sur l'art, dont une trilogie intitulée *Les Aventuriers de l'art moderne* qui a connu un succès certain. Mais sa très grande notoriété, Franck la doit surtout aux multiples scénarios de films qu'il a écrit ou co-écrit avec de très grands réalisateurs (Jacques Deray, Christian Vincent, Yves Boisset, Olivier Assayas...), comme aux nombreuses séries télévisées qu'il a scénarisées, dont la très récompensée première saison des *Hommes de l'ombre*. Plus récemment, Dan Franck a été choisi par Netflix pour écrire *Marseille*, une série *made in France* sur les dessous politiques de la cité phocéenne. Les multiples rebondissements de cette aventure cinématographique servent d'ailleurs de toile de fond à son dernier roman, *Scénario*, qui vient de paraître chez Grasset, très habile mise en abyme de l'arrière-monde de la création d'une série télévisée, ses vicissitudes, ses retournements, ses coups tordus. Car il faut savoir que Franck s'est retiré du projet après avoir constaté que le réalisateur modifiait de façon très significative son travail et qu'il ne s'y reconnaissait plus – expérience sans doute difficile à vivre que celle d'une véritable « *dépossession* ». Enfin, Dan Franck est également l'un des plus talentueux négres littéraires de l'édition française, ayant rédigé dans l'ombre plus de soixante ouvrages, ainsi que quelques autres sous le pseudonyme

Dan Franck : portrait du scénariste en faux-monnayeur



de Marc Kajaneff. Autant dire que l'homme vit, rêve, voyage et respire dans l'écriture, qu'il écrit « *tout le temps* » selon ses propres dires, parce qu'il ne sait « *rien faire d'autre* » et que cet exercice quotidien, cette quasi ascèse, il la pratique sans discontinuer depuis des années. Nous l'avons donc arraché à sa table de travail pour quelques instants d'échange auxquels il se prête avec une grande courtoisie, mais sans cesser vraiment d'être ailleurs, c'est-à-dire dans l'élaboration de son prochain opus.

Dans Scénario, vous parlez de dépossession à propos de ce que vit votre scénariste, trahi par le metteur en scène. Mais pour quelqu'un qui a pratiqué intensivement l'écriture pour les autres, qui a été « négre » pendant si longtemps, c'est chose banale que cette dépossession, non ?

Non, pas du tout. Je n'ai pas vécu de dépossession parce que dans le même temps, je continuais à écrire et à publier mes propres livres. Je ne vivais pas la frustration de ne pas être auteur. En tant que négre, je n'ai signé mon livre qu'une seule fois, avec Zidane, parce qu'il le soutenait. Mais les règles du jeu ont toujours été très claires. Quand on est romancier, on est seul maître à bord. Quand on est scénariste, on n'est pas dans la posture de l'artiste mais dans celle de l'artisan.

On répond à des demandes, on travaille en groupe, on est habitué à des échanges avec les producteurs, les diffuseurs, les réalisateurs. On passe toujours par les fourches caudines d'un autre interlocuteur. Pendant des années, j'ai été schizophrène : je travaillais pour les autres pendant la journée, pour moi le soir. Je n'étais ni frustré, ni dépossédé, les deux registres étaient clairement séparés. J'ai d'ailleurs tiré de cette « *double vie* » la matière d'un roman : *Roman négre*.

Pourquoi avez-vous eu envie d'écrire ce livre ? Y avait-il, comme on a pu le dire dans certains médias, une dimension de règlement de compte ?

J'ai eu envie d'écrire ce livre parce que durant l'enquête que j'ai menée pour nourrir le scénario de *Marseille*, j'ai vu des tas de choses qui n'ont pas été développées dans la série et que j'avais envie de montrer. La deuxième motivation de mon projet était l'envie de raconter comment on écrit un scénario, comment on lie réalité et imaginaire, comment on transforme la réalité en récit de fiction. Alors il est vrai que le personnage du metteur en scène que j'ai construit est particulièrement déplaisant ; néanmoins il ne renvoie pas à une personne réelle mais à la somme de plusieurs personnes. Par ailleurs, le conflit est plus intéressant à écrire

que l'harmonie ; j'ai donc revisité et condensé dans ce personnage plusieurs expériences différentes, toutes conflictuelles.

Vous parlez de règlement de compte. Mais Marseille a été un énorme succès dans plusieurs pays ; il n'y a qu'en France que la série a déçu et qu'elle a été si critiquée.

Sans doute en raison d'une énorme attente, soutenue par une intense campagne de publicité ; sans doute aussi parce que Netflix était perçu comme le grand méchant loup, que son arrivée suscitait le rejet a priori et la peur.

Vous donnez l'impression de jouer au chat et à la souris avec votre lecteur, de le mettre en position de se demander sans cesse ce qui est vrai et ce qui est faux dans le roman.

Il y a en effet dans ce roman une dimension de jeu intellectuel. La citation de Nabokov que je mets en exergue est ma façon de souligner ce jeu entre réalité et fiction et, en même temps, de dire que ce n'est pas important, que ce qui compte est de se prendre au jeu du roman, d'y trouver du plaisir, et peu importe si tel détail ou tel événement est vrai ou pas. Je joue aux échecs avec mon lecteur, je place des chausse-trapes partout. Beaucoup de choses sont vraies dans ce que je raconte, mais quelle importance ? Je savais que

le milieu de l'audiovisuel français allait chercher à décoder, à deviner le vrai du faux, et je m'en suis amusé, tout en pensant que tout cela n'avait pas beaucoup d'importance. Tout le monde attendait ce règlement de compte qui n'a pas eu lieu. Moi, j'ai très bien travaillé avec les gens de Netflix.

Votre roman articule une construction complexe, une très astucieuse mise en abyme, et une forme d'écriture assez sèche, sans recherche, une écriture blanche.

Ah non, je ne suis pas du tout d'accord ! Votre vision du développement romanesque est trop classique ! L'écriture que je pratique ici est très naturelle, beaucoup plus naturelle que dans mes autres livres, mais elle a

nécessité un énorme travail et plusieurs temps de réécriture. Il est vrai que j'adopte dans ce roman une esthétique particulière, mais il ne s'agit pas d'écriture blanche, qui est pour moi strictement informative ; je la pratiquais beaucoup quand j'étais négre. J'écris *cut*. Je n'aime pas les longues phrases et je voulais donner à ce roman une certaine modernité. Je voulais que la langue des dialogues soit fluide, brève. Vous savez je crois être un bon styliste et d'ailleurs, j'ai besoin d'être satisfait de ma phrase pour continuer, pour écrire la suivante. C'est ma phrase qui me donne l'élan de la suite. Je n'avance pas si je ne suis pas satisfait de ce qui précède. La phrase d'avant guide la suivante.

Quand vous assimilez le scénariste à un faux-monnayeur, que voulez-vous dire exactement ?

Le scénariste est un type qui s'empare du monde pour le façonner à sa manière, donnant au spectacle qu'il crée un air de réalité. Il y a même deux étapes dans cette transformation de la réalité : dans un premier temps, elle devient écriture ; puis un deuxième faux-monnayeur intervient, le metteur en scène, et l'écriture devient matière visuelle.

Le plaisir d'écrire est sans doute très différent dans ces différents registres : roman, scénario, écriture à deux que vous avez souvent

pratiquée avec Jean Vautrin, Enki Bilal ou avec certains cinéastes.

Tout d'abord, il faut dire que j'adore écrire et que je trouve beaucoup de plaisir dans tous ces exercices. L'écriture à deux comporte une dimension plus ludique que l'écriture en solitaire. Et dans l'écriture du scénario, c'est le plaisir du résultat qui n'est pas le même : quand un film, tiré d'un scénario qu'on a écrit, est bon, on est content, mais on est plus distant que lorsque son propre roman est publié. En réalité, je dirais qu'écrire un scénario c'est comme jouer aux dames et aux échecs : travailler les dialogues et penser la construction et l'articulation des différentes séquences. Et puis ça va vite. L'implication n'est pas la même, on

sait qu'on produit la pierre angulaire sur laquelle tout repose, mais on sait aussi que ce qu'on a produit va être transformé et va se modifier. Écrire un roman, ce serait comme un jeu de go ; ça apporte un double plaisir, artistique et intellectuel.

Enfinement, le vrai sujet de votre livre, c'est l'écriture.

Oui, c'est ça, puisque j'ai écrit un roman pour raconter comment on fait un film et que faire un film, cela passe forcément par la construction d'un scénario. J'avais envie de parler des rapports entre réel et imaginaire, de la façon dont on transforme le réel pour en faire une œuvre. J'ai trempé ma plume dans deux enciers, celui du roman et celui du scénario, d'où cet effet de mise en abyme. J'ai voulu qu'il y ait plusieurs niveaux de lecture, j'ai voulu donner du sens à ce qui se joue en surface et introduire de la profondeur, parler aussi de la difficulté de l'écriture, de sa fragilité extrême. Un rien enrave la machine, on a peur tout le temps, on se casse cent fois la gueule, la page blanche est une véritable patinoire. Et cela reste vrai après toutes ces années et ma très longue pratique de l'écriture.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

SCÉNARIO de Dan Franck, Grasset, 2018, 416 p.

Roman

S'il n'est pas le premier à brouiller les pistes et à se jouer de la grande histoire, Alexandre Najjar, dans son nouveau roman, ajoute son nom à la liste des écrivains invitant à redéfinir les limites de la fiction.

HARRY ET FRANZ d'Alexandre Najjar, Plon, 210 p. (parution le 30 août 2018)

Alexandre Najjar exploite littérairement une rencontre avérée entre un abbé et un comédien emprisonné pendant l'Occupation allemande et bâtit une fiction qui conduit à reconsidérer une nouvelle fois la notion pour le moins élastique de « roman ».

À l'origine de *Harry et Franz* il y a une question posée par son auteur. Un abbé allemand basé à Paris durant l'Occupation nazie a-t-il activement œuvré pour faire libérer un illustre acteur « issu d'une famille chrétienne

Unis contre la haine



d'Alsace, baptisé et élevé par une religieuse » ? Possible, sous-entend Alexandre Najjar qui fait de cette probabilité la matrice de son nouveau livre.

Harry Baur est une étoile du cinéma français, muet puis parlant. Il joue notamment dans les films de Maurice Tourneur, d'Abel Gance

ou encore de Julien Duvivier. 1942 vient doucher ses espoirs : après avoir tourné en Allemagne dans un long métrage de Hans Bertram, il retourne en France et est envoyé à la prison du Cherche-Midi. Motif : il serait juif.

C'est là qu'intervient un second personnage. Recteur de la Mission

catholique allemande de Paris pendant l'Occupation, Franz Stock est aussi aumônier dans les prisons. Sa mission le conduit tout naturellement sur le chemin de l'acteur. Secondé par une jeune étudiante en lettres, l'homme d'Église décide de mener une enquête pour tenter de disculper Harry Baur dont le sort l'a ému. Il demande alors

à certains de ses compatriotes qui occupent la France mais dont il ne partage pas la conception politique d'intercéder en faveur du comédien. Le lecteur croisera donc au fil des pages des personnages historiques comme Otto Abetz, autrefois proche des mouvements pacifistes avant de faire allégeance au Reich dont il deviendra ensuite l'ambassadeur dans l'Hexagone.

Deux difficultés supplémentaires viennent singulièrement complexifier la tâche déjà ardue de l'abbé Stock. D'abord, Henry Baur a assisté Gabriel Péri, député communiste et membre du PCF avant qu'il ne soit exécuté à Mont-Valérien. Mais surtout, il lui est reproché d'avoir épousé en seconde noce une femme que les nazis suspectent d'être juive elle aussi.

Il faut dire que le seul patronyme de Rebecca Behar, actrice comme son mari, en fait déjà une suspecte idéale. Mais les Allemands se « *trompent* ». Elle est musulmane : « *Les agents de la Gestapo ne m'ont pas crue : ils m'ont envoyé un imam qui m'a interrogé ici même à propos du Coran. J'ai répondu à toutes ses questions sans aucune hésitation !* »

Les fidèles lecteurs d'Alexandre Najjar se souviendront que l'écrivain ouvrait l'un de ses précédents livres, *Mimosa* (Les Échelles), par ces mots : « *Ceci est une histoire vraie. Seuls quelques prénoms ont été omis ou modifiés.* » Quelle

est la part de vérité de ce nouvel opus ? Si Franz Stock a bel et bien assisté Harry Baur, rien ne permet pour autant de conclure que l'abbé l'ait fait libérer. Rien ne permet non plus de l'exclure. Nous sommes donc ici en présence d'un objet qui vient encore élargir l'espace du « *mentir-vrai* », sa zone floue en quelque sorte. S'il n'est pas le premier à brouiller les pistes et à se jouer de la grande histoire, Alexandre Najjar ajoute son nom à la liste des écrivains invitant à redéfinir les limites de la fiction.

Difficile de lâcher le livre une fois la première page ouverte. D'autant que cette singulière histoire est racontée « *par* » l'abbé lui-même, homme de foi à la francophilie revendiquée et néanmoins allemand, honteux de se « *sentir pris entre deux camps, deux pays, deux peuples* ». Sous la plume d'Alexandre Najjar, Franz Stock apparaît donc comme un homme courageux à plus d'un titre.

Dédié à la mémoire de Jean Bruller dit Vercors, l'auteur d'une illustre nouvelle intitulée *Le Silence de la mer*, Harry et Franz peut aussi se lire aussi comme une réflexion sur la volonté de persuasion. L'abbé Stock tente désespérément de « *faire aimer la France pour mieux la respecter* ». Un vœu pieux pour sa jeune assistante : « *Ça ne sert à rien. Les barbares ne s'apprivoisent pas.* »

WILLIAM IRIGOYEN

GENS DE L'EAU de Vénus Khoury-Ghata, *Mercurie de France*, 2018, 128 p.

« **P**leure comme si la rivière était entrée en toi! disent les gens de l'eau! Et laisse ta voix derrière toi pour mieux l'écouter par temps de pluie! Les gens de l'eau ont leurs codes pris au premier saule! Ils parlent la bouche pleine d'abeilles! le caillou blanc sur la langue signe la paix (...) ».

Peuple habitant le cycle éphémère. Exilé loin de ceux des lieux et des alphabets usuels. Les gens de l'eau « lisent l'intérieur des pierres ». Leurs corps sont-ils vraiment là? S'activent et vont et viennent les semelles et les chaussures alors que les « pieds ont disparu ». S'activent surtout les bras du dur labeur de la terre et du corps, et les « mains du soir méconnaissables à force de débroussailler le jour ».

Migration des temporalités, les hommes des gens de l'eau ne reviennent pas. Tout est liquide et s'écoule : les souvenirs, les envies, les violences, les amours, les « maisons au bord des larmes ». Les prédateurs rôdent. Fondations, murs, toits ont perdu leur consistance. Un refuge demeure, tour à tour maternel ou érotique, sous les jupes des femmes des gens de l'eau ; elles dorment sur leur « propre épaule ».

Restés quelque part dans le relief millénaire de la montagne, brûlés par un infini été dont la sécheresse survit à l'hiver le plus rude, les hommes de l'eau existent par leur absence. Partis à la chasse ou au repos ultime. Les gens de l'eau sont en définitive les femmes des gens de l'eau. Ce sont elles qui animent le cours des eaux et donnent le souffle à ce beau recueil. Elles ont la solidité brute du roc et la patience des femmes s'attendant également aux

Vénus Khoury-Ghata : celle qui creuse l'eau



© Louis Monier

Une fable montagnaise et sage s'esquisse dans le dernier recueil de Vénus Khoury-Ghata : empreinte de l'absence des hommes, traversée par les chemins de la mort, et peuplée par les femmes faiseuses et creuseuses d'eau.

tâches domestiques, aux mystères des saisons, aux cycles menstruels, aux aventures des animaux, aux détresses des enfants. Chamanes sans âge saisissant la pensée des éléments, elles sont ces beautés inconnues qui « faute de miroir! (...) ne savent pas qu'elles sont femmes ». L'eau est à elle-même son propre miroir.

La femme des gens de l'eau exhume âmes et souvenirs de sa plume, tour à tour pagaie mythique, balai laborieux ou fusil de chasse. Revient

l'image de celle qui « creuse l'eau avec son bâton ». Attentive à la vie des mots, elle remue et transforme les ingrédients de sa solitude. Elle donne vie au vide par l'écriture mais renonce peu à peu à donner « à manger à (son) mort familial ». Quel sens accorder au présent maintenant que le passé et l'avenir pèsent de leur ombre sur elle sous le signe de la dissolution? Les hommes chéris ne sont plus là. Les enfants « dorment avec leur cerf-volant ». Restent chagrin, douleur et écriture : « J'écris

pour devancer la nuit! devancer la pluie qui rétrécit les pages ».

Deux parties suivent les *Gens de l'eau*. Les *Dépeupleurs* se déploie dans un contexte urbain, s'inscrit dans l'actualité des barbaries ordinaires du XIX^e siècle où la mort est « simple trébuchement » et « le tueur une terreur qui prie ». La *Dame des cyclades* narre les périples d'une statuette exhumée 4000 ans après son entrée en terre. Ces poèmes opèrent des allers-retours

entre la poète, femme vivante perpétuée par l'écriture, et l'œuvre d'art, statue à l'effigie d'une femme morte et qui ressuscite par la main d'un homme qui l'a rêvée puis révélée. La recommandation de la mère de cette femme nommée jadis Kia sonne aussi comme un avertissement pour la poète : « Reviens à la maison les morts n'ont pas besoin de toi pour trouver le chemin ».

Kia prête son reflet à Vénus qui erre dans les ténèbres à la recherche des morts bien-aimés frère, amoureux, compagnon « parti(s) avec le chemin », « même si la mort est suivie de guérison ». Par ses persévérances et ses errances, par son souhait de préserver les terres fabuleuses de l'enfance, Vénus Khoury-Ghata explore encore et renouvellement son univers d'écriture : intarissable, reconnaissable entre tous mais jamais répétitif.

« Les femmes des gens de l'eau donnent le pain d'orge au cheval! les graines du canari à l'homme qui a ouvert la cage! puis l'enterrent au pied de l'if! Qu'il meure si telle est la volonté de l'oiseau parti sans réfléchir! la veuve sait comment l'assouplir pour l'introduire dans la terre sans casser ses os (...) ».

Les femmes des gens de l'eau sont indépendantes. Elles ne doivent rien à personne. Elles vivent en résonance avec le climat, la faune et la flore. Emplies d'eau des saisons et des mouvements de départs temporaires ou définitifs. Leur pays est sans cesse élevé et dissout par un souffle d'une ancestrale quiétude : « on pourrait entendre le vent s'asseoir sur un caillou ».

RITTA BADDOURA

Shams Nadir, géographe de l'intériorité

PLANISPHERE INTIME de Shams Nadir, *Dergham*, 2018, 149 p.

Planisphère intime est un recueil de poésies dont l'auteur, Shams Nadir (qui signifie en arabe le soleil à son point le plus bas, opposé au zénith) est à la fois tunisien et français mais dont la « géographie de l'être » s'étend au monde.

Cet ouvrage préfacé par Alexandre Najjar et publié au Liban, réunit ainsi les rives de Mare Nostrum que la tragique actualité transforme en cimetière marin à ciel ouvert, occultant le fait que ce fut la croisée des civilisations fondatrices.

Deux grandes parties composent le recueil du poète tunisien, de son vrai nom Mohamed Nadir Aziz.

La première, « Balises », est celle de l'espace comme en témoigne ce vers de Sindbad aux accents de St-John Perse : « *Toujours, il y eut l'écran et toujours le vent* », espace dont l'aire géographique s'étend de Bethléem au pays aztèque ; du Fuji-Yama qui invoque Bashô à l'Île noire qui invoque Neruda en passant par la Méditerranée. Nul besoin au poète de tourner « sept fois les voiles » pour danser sur une mappemonde. Dans la postface intitulée « Lectures plurielles » qui a pour sous-titre « L'œuvre de Shams Nadir vue par » et dans laquelle l'auteur réunit des témoignages, celui du poète mauricien Edouard Maunick souligne « le plus salutaire des complots que Shams Nadir ourdit : la quête exigeante d'une identité entre enracinement et ouverture ». Cette dialectique fait d'ailleurs écho à celle qui était déjà



D.R.

inscrite dans le titre de l'ouvrage *Planisphère intime*. Le monde entier en moi. Le plus lointain est également le plus proche.

Cette partie s'achève par deux poèmes d'amour dont on citera ces deux beaux vers : « *Apaie mes désarrois Par la rosée de tes baisers/ Et, autour de mon cou, l'écharpe de*

tes bras Pour rallumer les étoiles »

La seconde partie de l'ouvrage, « Stèles », est celle du temps qui donne à entendre « *Les voix chères qui se sont tuées* », selon le vers de Paul Verlaine.

Ce qui la rend à nulle autre semblable, c'est sa structure tout à fait originale qui alterne les poèmes avec le récit des circonstances précises qui ont présidé à leur éclosion. Et c'est ainsi l'occasion de mettre en scène des fragments autobiographiques dont les anecdotes truculentes gravitent autour de grands noms parmi lesquels nous citons : Louis Aragon, Léopold Sédar Senghor, Miguel Angel Asturias, Maurice Béjart, Yehudi Menuhin, Mounir Bashir, Mahmoud Darwich, Julio Cortazar et Jorge Amado... C'est

que les hautes fonctions qu'occupa longtemps Mohamed Nadir Aziza en tant que directeur des études interculturelles à l'UNESCO et à l'Académie mondiale de poésie de Vérone lui donnèrent l'opportunité d'exercer son universalisme.

Est-ce à dire que les poèmes de ce recueil ne sont que des poèmes de circonstance? Ils en ont en tout cas l'apparence trompeuse mais le tour de force c'est l'élégance naturelle avec laquelle le poète en fait des partitions universelles, en attribuant au particulier ses titres de noblesse...

« *Tu m'apprends comment Un seul arbre peut être ciel Une seule aurore, naissance Un aveu chuchoté, chant du monde.* »

ANTOINE BOULAD

TRAVAUX ET JOURS : BEYROUTH VULNERABLE ET RÉSILIENTE, N° 92, éditions de l'USJ, Printemps 2018, 163 p.

Fondée en 1961 par le père Ducruet, *Travaux et Jours*, revue pluridisciplinaire de l'Université Saint-Joseph, a connu en son temps un rayonnement culturel important mais à vu ses publications interrompues durant la guerre civile. Mounir Chamoun lui offrit un nouveau départ et une nouvelle vie en 1999. Antoine Courban qui lui a succédé en est actuellement le rédacteur en chef. Le père Daccache, recteur de l'USJ, en est le directeur de publication, Rita Bassil la secrétaire de rédaction et Christophe Varin l'administrateur. Si elle est universitaire, cette revue n'est pas académique pour autant. En effet, ses plumes sont des plus prestigieuses : celles de spécialistes qui s'expriment chacun dans son domaine et réussissent un remarquable travail de vulgarisation qui consiste à rendre les notions les plus ardues accessibles au grand public.

Le titre *Travaux et Jours* est inspiré d'un poème d'Hésiode : « *par ses travaux l'homme a conquis sur la matière la gloire de son propre*

Travaux et Jours : Beyrouth, vulnérable et résiliente

avènement (...) ses jours rythment le cycle des saisons ».

Le moins que l'on puisse dire est que cette revue est loin d'être figée dans le temps. Son dernier numéro se distingue par l'apparition d'une nouvelle rubrique intitulée « L'Université Saint-Joseph se souvient ». Cette rubrique est inaugurée par un vibrant hommage de Mona Azzam au professeur Jean Salem.

Ce 92^e numéro regroupant des articles, certes très différents, mais qui se complètent parfaitement et se font écho, a pour fil conducteur la vulnérabilité et la résilience de la ville de Beyrouth et du Liban en général. Il a été rédigé en période électorale : durant des élections législatives faites selon une loi dont les électeurs n'avaient qu'une « *compréhension approximative* ». Néanmoins « *la vie politique libanaise se révèle résiliente* » malgré les violences que subissent les populations des pays limitrophes en Syrie et à Gaza. Il n'en



© Patrice Schreyer

demeure pas moins que le Liban ressemble fort à une « *éponge stratégique en mesure d'absorber les eaux ménagères de la région, transformant ainsi le conflit extérieur en crise politique interne* ». De fait, d'après Françoise Moncomble, la ligne de démarcation de l'ennemi est très floue. Devenu « *protéiforme* », il ne serait plus uniquement extérieur mais aurait effectué un « *retour spectaculaire vers l'intérieur de la cité* ». Et pour couronner le tout, le Liban « *au milieu de la tourmente* » est fragilisé par la double allégeance

de Libanais « *à l'État dont il est citoyen et à la juridiction religieuse dont il relève* ». Dina Germanos-Besson et Marie-Jean Sautet la rejoignent en abordant la question de l'instabilité politique du Liban qui lui confère un « *caractère de vulnérabilité quasi constitutive* ». Didier Leroy expose la manière avec laquelle le Hezbollah, « *organisation milicienne modeste à l'origine, a pu devenir une force puissante sur le plan régional du Moyen-Orient sans pour autant bénéficier des attributs régaliens de l'État souverain* ».

Jacques Keilo nous propose une promenade toponymique dans les dédales de la capitale et Thom Sicking s.j. en répertorie les lieux de culte de toutes les confessions.

Trois notes de lecture trouvent une place dans la dernière section de ce numéro : celle de Sarah Moujaess qui présente le roman de Sabyll Ghossoub *Le Nez juif*, celle d'Antoine Courban qui recense

l'ouvrage de Catherine Nixey *The Darkening Age. The Christian destruction of the Classical World*, ainsi que celle de Rita Bassil qui revient sur l'engagement exceptionnel de l'essayiste réalisateur juif antisioniste, Eyal Sivan, à partir de ses dernières vidéos, toutes porte-parole « *d'énoncés juifs* » engagés pour la paix.

Et parce qu'il y en a vraiment pour tous les goûts, le lecteur trouvera également trois articles d'auteurs. Celui de Nay Soueidy-Chalhoub sur « *l'insécurité linguistique* », conséquence du bilinguisme ; celui d'Anis Chérif-Alami sur le festival d'improvisation musicale (Irtijal) qui se tient à Beyrouth depuis l'an 2000 ; celui de Mathilde Rouxel sur le cinéma arabe féminin après 1967.

Voisine des revues *Esprit* et *Études*, *Travaux et Jours* bénéficie d'une réputation déjà bien établie. Son dernier numéro contribue à tordre le cou au préjugé qui donne à croire que ces lectures ne sont pas accessibles à un large public et demeurent quelque peu indigestes ; de quoi rassurer les lecteurs qui pourraient être séduits par l'attrait de l'accessibilité.

LAMIA EL-SAAD

Poème d'ici

DE NADINE LTAIF



© Hejer Charf

D'origine libanaise, Nadine Ltaif vit à Montréal depuis 1979. Poète et traductrice, elle a publié plusieurs recueils de poésie aux éditions du Noroît (Canada) parmi lesquels *Les Métamorphoses d'Ishtar* (1987), *Entre les fleuves* (1991), *Le Livre des dunes* (1999), *Le Rire de l'eau* (2005) ou encore *Hamra* (2014). Nadine Ltaif a collaboré à de nombreuses revues littéraires canadiennes et européennes et codirigé la revue *Tessera*. Elle travaille à la production de films avec la compagnie Nadja Productions.

Je portais pour le Caire
vers la misère du Nil
et la poussière regardé
et les estomacs rétrécissent
vers les plaies ma Dame
ou bien encore la faim.
Comment savoir comment
comprendre que la faim
je l'ai portée en moi
et le peuple d'Égypte
c'était moi
j'avais faim
je refusais de manger
je refusais de voir les rues
du Caire
et ces foules grouillantes
et amaigris.

Je fuyais vers toi
ô Montréal
l'hiver
l'hiver ne m'épargnait pas
non plus
alors j'ai vu
comment circule le sang
dans une terre glacée
car le feu ne s'éteint pas
mais l'acier moule son
corps
– l'acier ne fond pas
l'hiver – âge de fer – res-
semble à la dureté
de la ville
et j'observe la lune
et la lune parfois
est méchante avec vous.

Alors j'ai lu, à la manière
de Shéhérazade,
« tous les livres », et les
poètes, les historiens,
et les peuples anciens, les
légendes, les contes,
les mythes, pour retrouver
des bouts de ma
mémoire
passée, car elle était muti-
lée, ou détruite
par les bombes ou bien
encore
en ruines,

et alors – c'est alors que
s'ouvrent les portes
de mon labyrinthe, de
mes temples, et mes
plaies,
mes blessures, celles du
cœur, là où monte le Nil,
où se fissurent les murs
qui me protègent,
mes carcasses et mes
armures de fer, de cet âge
de
fer qui s'écaille par en-
droits et je fleuris.

Poème extrait de *MÉTAMORPHOSES D'ISHTAR* de Nadine Ltaif, éditions du Noroît, 1987.

HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ IV : LES AVEUX DE LA CHAIR de Michel Foucault, édition établie par Frédéric Gros, Gallimard, 2018, 427 p.

Plus de 30 ans après le décès de Michel Foucault paraît le quatrième et dernier volume de son *Histoire de la sexualité* laissé non révisé, *Les Aveux de la chair*. Le premier, *La Volonté de savoir*, date de 1976. Les deux autres, *L'Usage des plaisirs* et *Le Souci de soi* ont vu le jour quelques mois avant la mort de l'auteur (1984). Le temps de l'élaboration s'explique par le changement du projet initial. Foucault est passé du dessin d'étudier le dispositif biopolitique moderne de la sexualité à la « *problématisation* » du plaisir sexuel dans la perspective historique « *d'une généalogie de l'homme du désir* ».

La Volonté de savoir s'insurge contre ce qu'il appelle « *l'hypothèse répressive* » : le sexe a été réprimé à partir du XVII^e siècle. Le discours de libération sexuelle qui s'ébauche avec Freud et devient en mai 68 le grand combat pour l'émancipation, n'en est que le

Michel Foucault et la généalogie de l'homme du désir

corollaire. Foucault s'exaspère de la complaisance avec laquelle l'hypothèse répressive se crêde elle-même d'un pouvoir libérateur. Il tranche sans appel : « *Ne pas croire qu'en disant oui au sexe, on dit non au pouvoir; on suit au contraire le fil du dispositif général de sexualité. C'est de l'instance du sexe qu'il faut s'affranchir (...). Contre le dispositif de sexualité, le point d'appui de la contre-attaque ne doit pas être le sexe-désir, mais les corps et les plaisirs.* » Loin d'avoir censuré la sexualité, l'Occident l'a inventée. Le premier volume se donne un double programme : comprendre comment la sexualité a été historiquement « *mise en discours* » et est devenue un objet de savoir ; montrer comment elle a été liée à un mécanisme de pouvoir par le biais des discours dont elle a fait l'objet.



D.R.

sexuel, élaboré un « *usage des plaisirs* » et formulé des thèmes d'austérité sur des axes de l'expérience : les rapports au corps, à l'épouse, aux garçons, à la vérité. Le troisième envisage l'inflexion subie par cette problématisation initiale dans un art de vivre romain dominé par « *le souci de soi* ».

Les Aveux de la chair se présente comme un « *inédit majeur* ». Dans un style dense et précis, et à travers une analyse minutieuse des textes, Foucault cherche à montrer ce que le christianisme a de propre dans le domaine moral. Clément d'Alexandrie témoigne d'une grande continuité avec les textes philosophiques et la morale païenne de son époque : les mêmes interdits (adultère,

débauche, pédophilie, homosexualité), les mêmes obligations (la procréation est le but du mariage et des rapports sexuels), la même référence à la nature et à ses leçons. Mais Clément réunit dans une même rubrique les règles de prudence du Sage et les convenances matrimoniales et donne une signification religieuse au nouvel ensemble.

« *De Clément à Augustin, il y a évidemment toute la différence entre un christianisme hellénisant, stoïcisant, porté à naturaliser – l'éthique des rapports sexuels, et un christianisme plus austère, plus pessimiste, ne pensant la nature humaine qu'à travers la chute, et affectant par conséquent les rapports sexuels d'un indice négatif.* » Mais le changement qui s'est produit ne doit pas être essentiellement pensé en termes de « *sévérité* » dans l'interdit... Les grandes lignes de séparation du permis et du défendu sont, « *pour l'essentiel* », restées les mêmes. En revanche, des transformations capitales se sont produites : 1. dans le système général des valeurs, avec la prééminence éthique et religieuse de la virginité et de la chasteté absolue ; 2. dans le jeu des notions utilisées avec l'importance croissante de la « *tentation* », de la « *concupiscentia* », de la chair. Surtout le domaine d'analyse s'est déplacé. Il ne s'agit pas d'un renforcement de la répression sexuelle, mais d'un autre type d'expérience.

Ce changement est à mettre en liaison avec deux éléments historiques : « *la discipline pénitentielle, à partir de la seconde moitié du second siècle, et l'ascèse monastique à partir de la fin du troisième* ». Avec ces deux types de pratiques, un certain mode de rapport de soi à soi et une certaine relation entre le mal et le vrai voient le jour, entre la rémission des péchés, la purification du cœur, la manifestation des fautes cachées et l'examen de soi, l'aveu, la direction de conscience et les différentes formes de « *confession* » pénitentielle. Dans les relations à soi, de nouvelles liaisons se créent entre le « *mal faire* » et le « *dire vrai* ». La nouvelle subjectivité est un exercice de soi sur soi, une connaissance de soi par soi, la constitution de soi-même comme objet d'investigation et de discours. La lumière au fond de soi est seule rédemptrice.

Au centre du dispositif chrétien se trouvent « *la chair* » (et « *ses aveux* »). Le nouveau mode d'expérience est un nouveau mode de connaissance et de transformation de soi par soi en fonction d'un certain rapport entre annulation du mal, manifestation de la vérité et découverte de soi.

Dans son interprétation des textes, la rigueur de Foucault ne se pare pas seulement de neutralité, mais l'assume intensément. Nous sommes loin des terribles éclats de rire et proches d'une reconnaissance. En tous cas, ces *Aveux* terminaux qui joignent éthique et savoir pour disjoindre antiquité et « *modernité* » (subjective) vont, au-delà de la connaissance historique qu'il enrichissent, vers une généalogie ouverte « *de nous-mêmes* ».

FARÈS SASSINE

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOU

La « prom »



D.R.

De votre temps, cela n'existait même pas. Pas seulement pour cause de guerre, mais parce que l'américanisation n'avait pas encore envahi votre vieux pays. On quittait l'école sous les quelques bombes du jour, accompagnées d'une vague attestation de « *bonne conduite* » et du regard sévère de la Mère supérieure qui vous recommandait surtout de ne pas oublier « *les principes* » inculqués par votre collègue de jeunes filles bien sous tous rapports. Voilà pour la fête.

Aujourd'hui, dès les premiers jours de la classe de terminale, des conciliabules fiévreux occupent les élèves. Non pas – comme vous le pensiez bêtement – sur les sujets d'examens, mais sur le choix du lieu de la « *prom* » et de l'« *after-prom* ». Les hypothèses les plus ruineuses sont envisagées allant de l'hôtel cinq étoiles au complexe balnéaire ultra cher en vogue. Quant au choix de la « *prom date* », il donne lieu à maintes conspirations et stratégies tortueuses de la part des garçons pour choisir la fille la plus belle.

Les tenues à porter le jour J sont un autre casse-tête et les propriétaires de magasins, surfant, en bons Phéniciens, sur la vague, affichent désormais en grosses lettres sur leurs vitrines « *Robes de prom* », dans une tentative désespérée de fourguer les tenues longues strassées et pailletées en stock depuis des années. Reste encore, paraît-il, aux infortunés garçons à trouver un « *bracelet de prom* » à offrir le jour dit à leurs cavalières.

Ils n'en sont pas pour autant au bout de leurs peines. Car une « *prom* » qui se respecte nécessite une limousine. Pas moins. Et c'est dans cette voiture blanche hollywoodienne louée à grand frais que les « *gradués* » se pavaneront dans le quartier suscitant – c'est le but – l'envie de tous les voisins. Même les garderies s'y sont mises, organisant d'attendrissantes – mais lucratives – « *graduation parties* ».

Il n'y a pas à dire, on est une génération sacrifiée.

L'étude du christianisme, à travers la confession de la chair et le sacrement de pénitence, devait servir de champ d'exploration de l'auteur. Mais la recherche fut décalée de la période du concile de Trente au « *point d'origine* » d'une injonction à faire dire au fidèle la vérité sur lui-même (les Pères des premiers siècles de Justin à Saint Augustin); elle fut aussi conduite à développer ce qui servait de contrepoint : la pensée grecque et romaine. Le deuxième volume analyse comment la pensée médicale et philosophique hellénique a réfléchi le comportement

La violence, denrée abondante

LE DÉCHAÎNEMENT DU MONDE de François Cusset, La Découverte, 2018, 240 p.

Il se trouve régulièrement dans les rangs intellectuels des optimistes malveillants pour expliquer, chiffres à l'appui, que la guerre et la violence reculent partout. Si l'on suit la direction de ce progrès, il serait ainsi possible, bien qu'eux se gardent bien de l'énoncer clairement, d'imaginer une fin de la violence, comme certains ont pu imaginer il n'y a pas si longtemps, à la chute du communisme, une fin de l'Histoire. À l'image de toutes les farces libérales – la main invisible, les vices privés qui font les vertus publiques, le ruissellement de la richesse, la destruction créatrice, l'inévitabilité de la démocratie de marché, etc. –, celle du recul objectif de la violence n'a pas d'autre but que de légitimer la brutalité de l'ordre

contemporain : le monde tel qu'il est s'avère bien meilleur que le précédent, ses défauts n'en sont donc que plus supportables. Le pessimisme malveillant n'est pas moins stupide, en vérité, lui qui fonde la violence sur une malédiction anthropologique, une nature humaine prétendument immuable. La violence n'a pas tendance à disparaître : elle change et, changeant, se diffuse. C'est ce que s'emploie à démontrer le dernier livre de François Cusset, à qui l'ont écrit les excellents *French Theory* et *La Décennie*. En un peu plus de deux-cents pages, la thèse du recul est réfutée au moyen d'une description minutieuse des formes de violence apparues ces quarante dernières années, c'est-à-dire depuis la révolution conservatrice thatchérienne et la libéralisation acharnée de la finance. Aux registres connus de



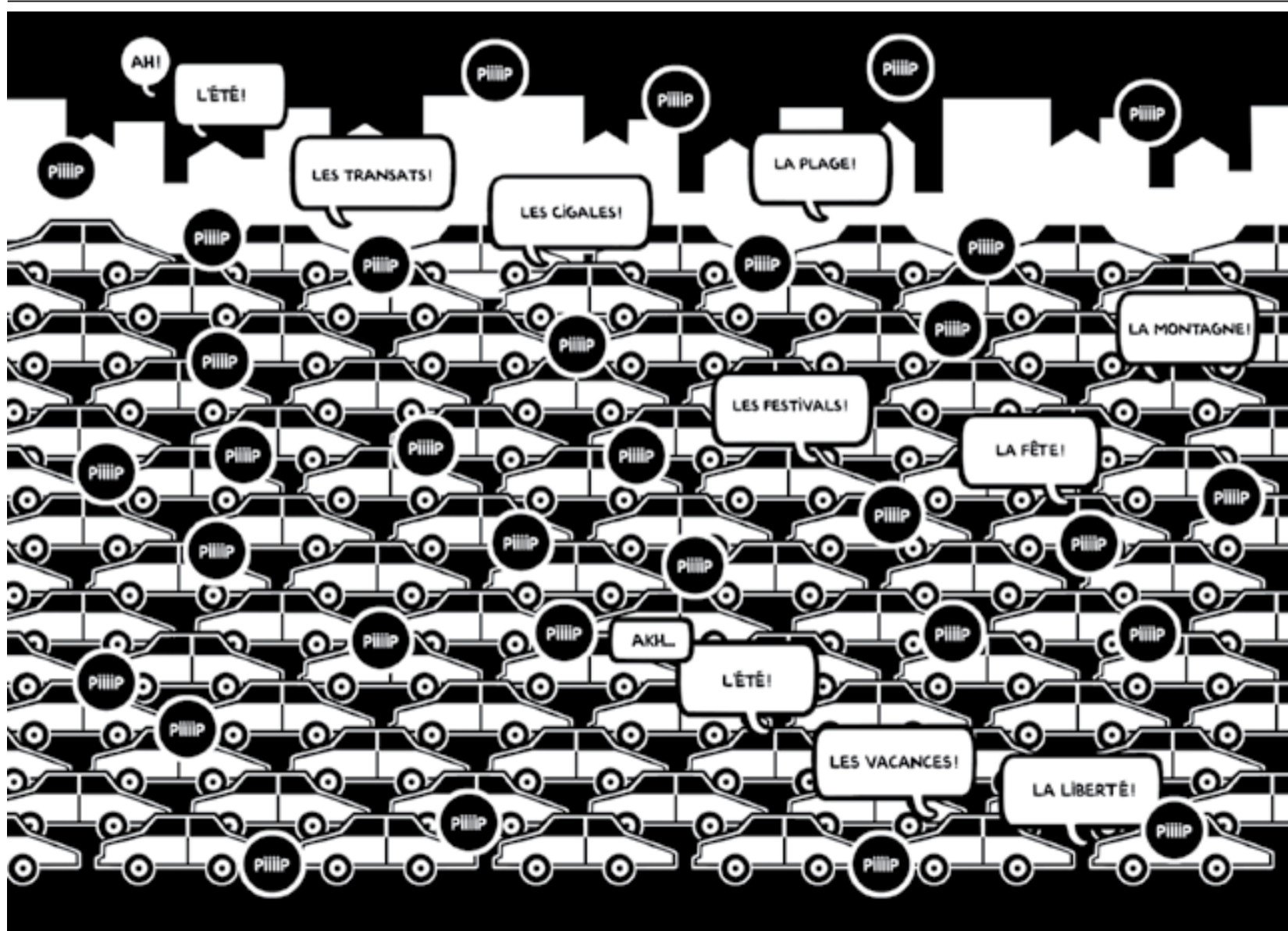
D.R.

la guerre inter-étatique et civile, des génocides et des déportations, de l'esclavage et de la chaîne d'usine s'ajoutent, plutôt que ne leur succèdent, des façons nouvelles de soumettre et d'exploiter, de détruire, de marginaliser, de hiérarchiser, d'expulser et de tuer, toutes en lien les unes avec les autres, toutes issues d'un même capitalisme mondial. La civilité dont parle Norbert Elias après Freud, obtenue en échange d'une lente répression des passions, d'une morale de la distance et d'une délégation de la violence privée à l'État, cette civilité douloureusement construite à partir de la Renaissance secrète aujourd'hui, dans les sociétés d'abondance matérielle où nous sommes, des sociétés d'injonction à l'assouvissement et à la performance, de précarité statutaire et de rentabilisation absolue du temps,

de promiscuité imposée, d'exhibition et d'omniprésence de l'image, libère une violence inédite contre soi – l'impuissance, le ressentiment, la dépression, le stress ou le suicide – et contre les autres : dissolution des liens, nihilisme, xénophobie, terrorisme, etc. Mais les forces nuisibles, prédatrices, qui composent l'ordinaire de l'homme contemporain suscitent désobéissances et oppositions en retour. Les brutalités multiples de la structure n'abolissent pas la capacité des individus à la combattre, fût-ce au prix d'une violence non plus révolutionnaire, messianique, mais strictement défensive, tactique et provisoire. Subsiste malgré tout à la portée de chacun, comme à la portée des groupes et des communautés, le pouvoir de se soustraire un tant soit peu au « *déchaînement du monde* », de s'inventer des modalités de lutte et des espaces d'émancipation communs.

OLIVER ROHE

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Mazarine Pinget



D.R.

Née en 1974 à Avignon, Mazarine Pinget est professeure agrégée et docteure en philosophie. Auteure de nombreux romans, elle enseigne également à l'université Paris-VIII à Saint-Denis. Fille de François Mitterrand et d'Anne Pinget, elle est chroniqueuse sur des sujets culturels et administratrice de l'institut François-Mitterrand. Son dernier roman, *Magda*, vient de paraître aux éditions Julliard.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La persévérance.

Votre qualité préférée chez un homme ?
La féminité.

Votre qualité préférée chez une femme ?
L'humour.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
La gentillesse.

Votre principal défaut ?
Mauvais caractère parfois, l'impatience.

Votre occupation préférée ?
La lecture.

Votre rêve de bonheur ?
Continuer.

Quel serait votre plus grand malheur ?
Je ne veux même pas y penser.

Ce que vous voudriez être ?
La meilleure version de moi-même.

Le pays où vous désireriez vivre ?
La France.

Votre couleur préférée ?
J'aime les alliances.

Vos auteurs favoris en prose ?
Aharon Appelfeld, Christa Wolf, Stendhal.

Vos poètes préférés ?
Verlaine, Baudelaire, Aragon.

Vos héros dans la fiction ?
L'Idiot, Julien Sorel.

Vos compositeurs préférés ?
Schumann, The Doors, Jacques Brel.

Vos peintres favoris ?
Zurbarán, Manet, Zoran Music.

Vos héros dans la vie réelle ?
Mes hommes.

Vos prénoms favoris ?
Les prénoms simples mais un prénom n'existe pas sans la personne.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
Les cons, la communication.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Le nationalisme.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Je n'en sais rien.

La réforme que vous estimez le plus ?
L'abolition de la peine de mort.

L'état présent de votre esprit ?
Serein.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Jamais et sans m'en rendre compte.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?
La mémoire, et de ne pas avoir peur.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
La mauvaise foi quand on la reconnaît, la brusquerie.

Votre devise ?
Je n'en ai pas.

Metternich: l'Europe contre la violence révolutionnaire

METTERNICH de Luigi Mascilli Migliorini, CNRS éditions, 2018, 500 p.

Mon ami, Luigi Migliorini, professeur à l'université L'Orientale de Naples nous livre ici un bijou d'érudition et d'intelligence. Pour un personnage dont la vie s'étend de 1773 à 1859 et dont une bonne partie le met au premier rang des personnalités de l'Europe, les trois cents pages de texte et la grosse centaine de pages de notes ne peuvent revendiquer une exhaustivité. Ce livre est plus néanmoins qu'un portrait, il est la recherche de la « vérité morale » du personnage marqué par la tourmente révolutionnaire et impériale et dont l'histoire a surtout retenu qu'il a été l'antagoniste de Napoléon et l'organisateur de plus de trois décennies de vie politique européenne après 1815. Il est aussi une méditation sur le temps, sur l'articulation entre le passé et l'avenir.

Pour les Français, Metternich est celui qui hait Napoléon, au moins dans la présentation d'Edmond Rostand dans *L'Aiglon*. Pour les Italiens, il est celui qui a dit que l'Italie n'est qu'une « expression géographique ». Pourtant, à la suite d'Henry Kissinger, d'autres ont marqué que sa réussite



diplomatique a été d'assurer un siècle de paix à l'Europe de 1815 à 1914.

Ce noble rhénan au service de l'Autriche a reçu une éducation soignée imprégnée par le sentimentalisme des Lumières finissantes. Il est exposé à la Révolution lors de son séjour en Alsace puis lors de l'invasion française des territoires rhénans. Après une éducation européenne, il entre dans la diplomatie autrichienne au moment où l'Empire se meurt et où l'Allemagne est en train de naître (1797). Dès les premières années 1800, il se donne comme projet de neutraliser les effets dévastateurs de la Révolution française et de rétablir la paix en Europe en restaurant

l'équilibre des puissances. Il accède au premier rang en devenant ambassadeur d'Autriche à Paris en 1806. Après la défaite de Wagram en 1809, il prend les fonctions de ministre des Affaires étrangères et cherche à composer avec l'Empire français tout en ayant une vision politique complexe : « Napoléon seul vit et agit dans l'avenir, et c'est ainsi qu'il réunit les anneaux extrêmes de la chaîne sans que l'Europe le remarque. »

Il est l'un des acteurs principaux de la chute de l'Empereur en 1813-14 puis de la restauration de l'Europe lors du congrès de Vienne. Pour que cela soit durable, il fallait que ce ne soit pas une revanche qui ne ferait que continuer l'esprit de conquête de Napoléon. Son œuvre se déploie sur deux plans : la restauration de l'équilibre des puissances qui implique une concertation, le concert européen, pour maintenir la paix en

Ce conservateur s'oppose tout aussi au radicalisme de la révolution qu'à celui de la réaction qui s'exprime d'abord dans le romantisme.

réglant diplomatiquement les conflits et l'affirmation du principe de légitimité, c'est-à-dire l'articulation des pouvoirs sur la tradition contre la violence révolutionnaire.

Ce conservateur s'oppose tout aussi au radicalisme de la révolution qu'à celui de la réaction qui s'exprime d'abord dans le romantisme. Chancelier de l'Empire d'Autriche, il a compris que le pluralisme des possessions interdisait l'adoption du principe des nationalités qui signifiait la destruction de l'édifice pluriséculaire. Il

lui faut lutter partout en Europe contre le principe de représentation politique fondée sur la souveraineté nationale, car il aboutirait à la reprise des guerres révolutionnaires et à l'affrontement des nations. Dans les années 1820, il lui arrive de croire que cela est encore possible. Après 1830, il lutte plutôt contre l'inéluctable. Il est comme un vieux médecin qui essaie de résister autant qu'il lui sera possible, désespérant, toutefois du résultat.

HENRY LAURENS

AVEUGLEMENTS, RELIGION, GUERRES, CIVILISATION de Jean-François Colosimo, éditions du Cerf, 2018, 544 p.

Si les Lumières ont considéré la religion comme une superstition, faisant obstacle à la marche de l'homme vers le progrès, l'auteur observe que les mouvements de sécularisation forcés ont vu un transfert des attributs de Dieu vers l'État et le politique.

À vouloir chasser le religieux de la sphère publique, on a institué cette dernière en religion. Cela se traduit par une confection quasi simultanée de nouvelles idoles encore plus oppressives suivant la reproduction d'un schéma messianique et mortifère. L'Église orthodoxe est remplacée par le parti communiste qui, en s'emparant de ses attributs, met à mort l'humain au profit de son projet totalitaire.

L'occasion pour l'auteur de mieux rendre compte du caractère morbide des religions séculières mises en place avec le processus révolutionnaire. Comme l'Église, elles ont un clergé, un rite. Mais aussi leurs sacrifices (terreur révolutionnaire, purges bolchéviques, Holocauste...). Ce sont les Robespierre, les Lénine, Staline et autres Mao, qui troquent Dieu pour le culte de la déesse raison ou celui de leur propre personnalité. Si Dieu est mort, pas question

Cette aveuglante obscurité

Pour Jean-François Colosimo, nous sommes aveuglés par la part obscure des Lumières. En voulant tuer Dieu, les révolutionnaires de tout poil ont proposé la divinisation de l'homme par lui-même. Une réflexion passionnante sur la religion, l'État, l'histoire qui nous aide à mieux décrypter la violence du réel.

de tuer le sacré. Aussi les grandes messes communistes, le paganisme nazi participent-ils à ce funeste remplacement.

Plus poché de nous, l'épisode du califat de l'État islamique, le recours au religieux par la machine de guerre américaine et israélienne, illustrent à l'envi ce qui se déroule sous nos yeux : une entreprise de divinisation du politique doublée d'une éradication de la transcendance. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les noms suggestifs des opérations militaires américaines au Moyen-Orient pour comprendre en quoi leur volonté de mener « des guerres au nom de l'humanité » s'inscrit dans une logique singulièrement voisine de l'ennemi qu'ils prétendent anéantir de la surface du globe.

Au centre de cette somme d'érudition, on retrouve la dynamique de la mal nommée théologie politique théorisée par le juriste et universitaire nazi Carl Schmitt (1888-1985). Aux yeux de J.-F. Colosimo, la modernité a semé la confusion entre ces deux concepts antagonistes. Principal artisan de cette



© J. Fouquet

funeste subversion, Carl Schmitt justifiait en son temps la politique pour liquider la théologie. Suivant son raisonnement, la politique se doit d'être absolutisée ; Hitler est le premier à avoir rétabli la primauté du politique. Mais pour que s'opère la régénération de la politique sur l'humanité, le sang doit couler. Faux catholique et vrai antisémite, Schmitt se retrouvera d'ailleurs

d'avantage chez les soixante-huitards de la gauche prolétarienne que les partisans de la nouvelle droite.

Maîtrisant les concepts et armé d'un immense bagage théologique, historique et politique, l'essayiste et éditeur de la prestigieuse maison du Cerf s'inscrit en faux contre le retour du religieux dans la sphère islamique avec la révolution

iranienne de 1979. Point aveugle s'il en est, d'autant plus que cette période voit un autre messianisme mortifère prendre le pouvoir aux États-Unis, avec lui les évangélistes partis en croisade contre l'expansionnisme soviétique, plus tard l'islamisme. Mais s'il y a un aspect pouvant prêter à la polémique tout au long de ces 540 pages, c'est bel et bien sa critique acerbe des Lumières. Du moins, la part obscure des Lumières, qui au nom d'une singulière idée du progrès n'a pas fini de nous obstruer la vue.

Sans faire mystère de sa foi, précieuse boussole pour naviguer dans ce monde chaotique, l'auteur assume son camp, celui des vaincus. Aux apprentis sorciers de toutes confessions, il répond à un retour aux Évangiles ; un christianisme vécu comme cheminement vers cette autre lumière qui n'aveugle pas. Une lumière qui refuse la sacralisation du pouvoir et qui nous a appris à distinguer le spirituel du temporel.

TIGRANE YÉGAVIAN

L'ANGE DU PATRIARCHE de Kettly Mars, Mercure de France, 2018, 306 p.

DOUCES DÉROUTES de Yanick Lahens, Sabine Wespieser, 2018, 232 p.

Pour son dernier roman, Kettly Mars relève un pari audacieux : celui d'écrire un roman vaudou, celui de nous plonger au cœur des pratiques et des croyances si particulières qui caractérisent Haïti, un pays où la foi chrétienne et les rituels vaudous s'épousent et se mélangent. Le roman est envoûtant, brutal, ponctué de morts violentes, et parfois dérangent, surtout si on est a priori peu enclin à fréquenter la littérature fantastique. La réalité y ressemble au rêve et parfois au cauchemar. Et pourtant, il nous parle aussi d'un pays bien réel, de sa capitale Port-au-Prince à la



D.R.

circulation trépidante, de sa petite et moyenne bourgeoisie aux prises avec des fins de mois difficiles et des logements exigus, de l'attrait de l'immigration vers les USA où la vie se recompose parfois difficilement, mais sans jamais rompre avec les héritages du passé.

Lorsque Couz, soixante-dix-neuf ans, appelle sa cousine Emmanuela pour lui raconter de sombres histoires de famille dans lesquelles fantômes et esprits vengeurs sont au premier plan, Emmanuela balaise ces récits peu crédibles d'un revers de la main. Pourtant, force est de constater qu'il lui arrive des choses de plus en plus étranges. Elle commence à avoir peur. Deux autres femmes vont relayer auprès d'Emmanuela les croyances vaudoues et les pratiques qui s'en suivent, Patricia, sa meilleure amie, et Elvire, une autre femme du clan familial,

qui vit à Philadelphie. Elvire a toujours été en alerte ; elle sait que les drames enfouis, que tout le monde s'est efforcé d'oublier, vivent encore dans l'ADN familial. Elle croit aux forces surnaturelles, aux mondes invisibles, aux esprits malveillants. Mais « elle croit aussi que le bien existe, que l'amour nous sauve, que la prière fait s'ouvrir la lumière ».

Kettly Mars nous entraîne dans une histoire aux nombreux rebondissements. Si son écriture reste incroyablement sensuelle, attentive aux odeurs, aux timbres des voix, aux tressaillements des corps et aux secrets mouvements des âmes, elle acquiert ici une maestria nouvelle, déployant un art très précis de la construction romanesque dont la culture vaudou est le principal moteur.

Romans

Dans les entrailles de Port-au-Prince

La violence est présente dans le roman de Yanick Lahens aussi, parfois tempérée par la douceur qui lui donne son titre et qui ponctue ses pages ; une douceur « précipitée », « suraigüe », celle, par exemple, qui envahit Francis, un journaliste français, un soir au bar le Korosol lorsque s'élève la voix suave et profonde de Brune. « Chanter est ce qui la rend le plus heureuse », elle qui vient de perdre son père, un juge assassiné d'être resté intègre dans une ville où tout chavire, où tout se négocie, où chacun se résigne à être souillé à son tour par le mailage impitoyable de la corruption. Lahens nous plonge ainsi dans la nuit haïtienne, ses mélodies, ses ombres, ses routes déginglées, ses vies cabossées, ses destins



D.R.

gangrénés par la misère. Dans une ville fiel et miel où « la vie et la mort se ressemblent comme deux gouttes d'eau ». Si Pierre – le frère du juge assassiné – et Brune ne peuvent se résoudre à laisser le crime impuni et tentent de l'éclaircir, la recherche du coupable n'est pas vraiment le motif essentiel du roman. Ce motif, il faut plutôt le lire en creux, comme un hommage à Port-au-Prince, cette ville « inouïe », « démesure de douleur, démesure de poésie. Implacable et clément jusqu'aux larmes. Douce et impitoyable jusqu'à la cruauté ». L'écriture fiévreuse et pleine de poésie de Lahens en épouse les failles, les méandres, les vibrations.

Ces deux romans célèbrent mais n'épuisent ni la monstrosité ni la beauté de la ville.

GEORGIA MAKHLOUF

À lire

Le Cas Fitzgerald de John Grisham
Publié en anglais sous le titre *Camino Island*, *Le Cas Fitzgerald* de John Grisham vient de paraître en français chez JC Lattès.



L'auteur de *La Firme* et *L'Affaire Pélican* nous raconte ici le vol à la bibliothèque de Princeton de manuscrits originaux de Francis Scott Fitzgerald, dont *Gatsby le magnifique*. Une jeune romancière paumée est aussitôt contactée par une femme mystérieuse pour infiltrer un cercle soupçonné d'être à l'origine de ce forfait. Un thriller à ne pas manquer !

Des nouvelles de Milton Hatoum

Le dernier livre traduit en français de l'écrivain brésilien d'origine libanaise Milton Hatoum a pour titre *La Ville au milieu des eaux*.

Il réunit des nouvelles délicates et nostalgiques ayant pour cadre la Manaus cosmopolite, cette capitale amazonienne de la démesure qui oscille entre magnificence et misère, exubérance et décadence... Parution le 5 septembre chez Actes Sud.

Yann Queffélec et la mer



Après le succès de son *Dictionnaire amoureux de la Bretagne* chez Plon, Yann Queffélec, prix Goncourt 1985, récidive avec un édifiant *Dictionnaire amoureux de la mer*, écrit dans un style captivant et émaillé d'anecdotes. Seul bémol : l'auteur, qui affectionne visiblement les océans, n'accorde à la Méditerranée qu'une modeste et frustrante notice !

1984 retraduit



Le chef-d'œuvre de George Orwell, *1984*, vient de faire l'objet d'une nouvelle traduction en français parue aux éditions Gallimard et signée José Kamoun, agrégée d'anglais, docteur ès lettres et lauréate du prix Grevisse en 1987. Un toilettage bienvenu qui nous restitue à merveille cette œuvre impérissable et visionnaire !

À voir

Le Cercle littéraire de Guernesey



Adaptation du best-seller *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates* d'Annie Barrows et Mary Ann Shaffer, *Le Cercle littéraire de Guernesey* est réalisé par Mike Newell, qui avait rencontré le succès avec *Quatre Mariages et un enterrement*. Fort et émouvant, ce film réunit les acteurs Lily James, Michiel Huisman, Glen Powell, Katherine Parkinson, Matthew Goode et Jessica Brown Findlay.

Wilfried N'Sondé : Quelle humanité voulons-nous ?

Prix des lecteurs L'Express/BFMTV, Prix du livre France Bleu/Pages des libraires, Prix Kourouma au Salon du livre de Genève, le dernier roman de Wilfried N'Sondé a été chaleureusement primé. *Un Océan, deux mers, trois continents* est porté par un rythme propre et par une ample oralité – le romancier né en 1968 à Brazzaville, et installé aujourd'hui à Paris après avoir vécu à Berlin, est aussi auteur-compositeur et musicien. Ce roman met au jour la vie et la mort de Nsaku Ne Vunda dont la statue de marbre noir, dite *Nigrita*, se trouve encore dans la basilique Sainte-Marie-Majeure de Rome.

Orphelin élevé par les missionnaires, ordonné jeune prêtre sous le nom de Dom Antonio Manuel, Nsaku Ne Vunda est chargé par le roi du royaume du Kongo d'aller rencontrer le pape Paul V à l'aube du XVII^e siècle. Celui qui devient le premier ambassadeur africain au Vatican avait pour mission secrète de plaider auprès du pape le caractère antichrétien de l'esclavage et la nécessité de son abolition. Ironie du sort, le bateau sur lequel il s'embarque pour un long périple vers Rome a sa cale emplies d'esclaves. Cette découverte sera le début de périlleuses aventures horreur de la traite négrière, orages, attaques de pirates, inquisition, emprisonnement où la foi ingénue et la compassion de Dom Antonio seront mises à l'épreuve de la part obscure de l'humanité.

Ce cinquième roman traite de divers sujets complexes centrés sur l'esclavage. Quel a été votre prisme pour aborder cela ?

J'avais envie d'écrire un roman très construit sur fond d'esclavage et d'inquisition. Ce sont des sujets

très controversés, délicats, et je ne voulais pas redire ce qui a été dit, ni sombrer dans le moralisme ou le pédagogisme. Je voulais écrire un roman d'aventures, et n'étant pas historien, il a fallu que je me documente beaucoup, puis que je développe la pâte romanesque pour que le roman ne devienne pas un cours d'histoire ennuyeux. J'ai surtout voulu aborder l'esclavage avec un regard nouveau, et dépasser l'idée que les méchants blancs avaient mis les gentils noirs en esclavage.

« En 1848, seuls les esclaves hommes ont obtenu les droits civiques. Les femmes n'ont obtenu le droit de vote qu'un siècle plus tard. »

C'est un objectif ambitieux !

En effet, il m'a fallu entrer dans un système mental particulier et comprendre que l'esclavage est un problème de l'humanité. Mon objectif n'était pas de trouver des coupables ou dénoncer des responsables mais revisiter l'histoire avec des lunettes nouvelles. Surtout de souligner l'importance de réfléchir ensemble au choix de l'humanité que nous souhaitons pour demain.

Parlez-nous de Nsaku Ne Vunda, protagoniste incroyable qui a vraiment existé...

J'ai appris son existence à la même période où mon oncle m'a appris que j'étais descendant de marchands d'esclaves. Je l'ai découvert par hasard dans un livre et il m'a d'emblée fasciné. Il avait siégé au Vatican au XVII^e siècle : je ne savais pas que c'était alors possible pour un Africain ! Autre surprise : Son chemin vers l'Europe a pris le chemin du commerce triangulaire,



© Legattaz / Actes Sud

Le cinquième roman de N'Sondé articule la gravité de l'Histoire, le souffle épique du roman d'aventures et l'oralité du conte pour revisiter, d'un point de vue documenté et audacieux, la question de l'esclavage.

de Kongo vers le Brésil. Il est monté sur un bateau qui transportait des esclaves, mais comme il avait le titre d'ambassadeur, il n'était pas dans la cale. Cela a confirmé une intuition que j'avais depuis longtemps : l'identification des humains selon leur couleur de peau est quelque chose de récent dans l'humanité. Les rares textes qui parlent de Dom Antonio disent que le pape a été impressionné par la profondeur de sa foi lorsqu'il le rencontre en

1608. Et je me dis : voilà un jeune homme qui traverse l'Atlantique, qui souffre dans sa chair, voit des horreurs, mais garde la foi. C'est un héros, une figure fondamentalement romanesque ! Et comme il n'a pas notre vision des blancs et des noirs, il a forcément un regard très particulier sur l'esclavage.

Choisir de raconter ce roman du point de vue d'un prêtre africain voyageant à bord d'un bateau

dont la cale transporte des esclaves, n'est-ce pas un chemin de Croix pour Dom Antonio ?

J'avais envie d'avoir le point de vue de quelqu'un qui observe mais qui n'intervient pas. Jusqu'à présent concernant l'esclavage, nous avons eu les points de vue des esclavagistes ou des esclaves. Cela m'intéressait d'avoir la perspective de quelqu'un qui est extérieur mais qui est extrêmement choqué par l'esclavage car en contradiction avec sa foi. Dom Antonio est un catholique fervent : il observe et il souffre.

Dom Antonio se dit-il qu'il pourrait être lui-même à la place de ces esclaves ?

Mais oui, comme chacun de nous. L'esclavage, c'est quand l'humanité se met à considérer d'autres êtres humains comme des marchandise. Le monde au XVII^e siècle était esclavagiste. En Afrique, en Amérique du Sud et en Europe, les serfs étaient la propriété du seigneur ; les matelots sur les bateaux étaient des paysans qui fuyaient la servitude. Quand je me suis intéressé au fonctionnement d'un bateau portant des esclaves, j'ai compris encore plus que ce n'était pas une affaire de blancs qui mettent en esclavage des noirs. Il s'agit d'un système pyramidal de domination et de soumission. Le capitaine soumet les officiers qui dominent les matelots qui soumettent les esclaves. Pourtant, un bateau transportant des esclaves la vie était plus précieuse pour un esclave que pour un matelot, car le premier rapporte et le deuxième coûte.

Et l'aventure sur ce bateau sera riche en rebondissements.

Propos recueillis par RITTA BADDOURA

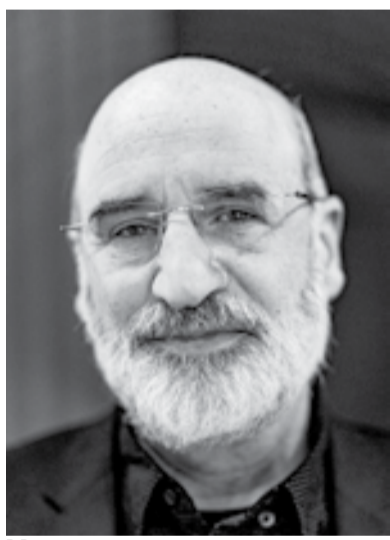
UN Océan, deux mers, trois continents de Wilfried N'Sondé, Actes Sud, 2018, 272 p.

Mécanisme du totalitarisme

Patria de Fernando Aramburu, traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Actes Sud, 2018, 624 p.

La littérature espagnole s'est engagée depuis quelques années à relire l'histoire récente de la péninsule ibérique, et en particulier les années sombres de la guerre civile. Mais il est un autre conflit, de moindre envergure, qui a fait bien des victimes inutiles, et empoisonné la vie de l'Espagne moderne : le conflit basque et le terrorisme qui l'a accompagné. Un roman, récemment publié à Madrid par un écrivain basque de langue espagnole, revient sur cette période noire de l'histoire du pays. *Patria* de Fernando Aramburu a fait un bruit considérable à sa sortie et vient d'être traduit en français par Actes Sud.

Patria raconte l'histoire de deux familles vivant dans un village du pays basque. Il le fait sur plusieurs décennies, depuis les années quatre-vingt-dix où la violence de l'ETA et les représailles de l'État espagnol atteignent leur paroxysme, jusqu'au temps de la réconciliation dans la deuxième décennie du XXI^e siècle. Ces deux familles, celle du Txato et celle de son ami Joxian, sont à l'origine très proches et liées par de vieilles amitiés presque fraternelles – les femmes avec les femmes et les hommes avec les hommes, ce qui induit des relations privilégiées entre les enfants. Mais ces relations vont se trouver entraînées dans la spirale infernale du conflit provoqué par le mouvement indépendantiste. Txato, chef d'entreprise aisé, refuse de se soumettre à la politique d'extorsion de fonds pratiquée par l'ETA, et



D.R.

finit assassiné. Sa famille est mise au ban de la société du village, et c'est celle de Joxian, notamment la femme de ce dernier, Miren, et son fils Joxe Mari qui se trouvent le plus violemment engagés à faire respecter l'ostracisme à l'égard de leurs anciens amis. Bientôt, Joxe Mari entre dans l'ETA, disparaît, participe aux assassinats et finit par être arrêté et condamné à de longues années d'emprisonnement. Cela ne fait qu'accroître la haine obstinée que porte Miren à la famille de son ancienne amie Bittori, la femme du Txato. Et tout cela dure et s'étire, les vies s'égrainent, en même temps que la violence et l'absurdité, jusqu'à ce que lentement, progressivement, le doute sur la justesse, la crédibilité et la légitimité de la lutte basque finissent par s'insinuer dans les esprits les plus radicaux.

Dans ce roman long et passionnant, sans être pourtant dénué de certaines longueurs inutiles, c'est bien l'absurdité de la guerre menée par les indépendantistes basques qui est pointée du doigt. Aramburu, basque lui-même et très

attaché à la culture et la langue de sa région, montre avec une grande acuité comment cette guerre était sans véritable mobile, et comment la reconnaissance de sa légitimité se cantonnait aux régions montagneuses, et aux sociétés fermées des campagnes. Davantage encore, il décortique de façon passionnante la manière avec laquelle les individus se trouvaient embarqués dans cette galère, à leur corps défendant très souvent, et contraints par la terreur et sous peine de mort de rompre avec des amitiés ou des relations familiales et d'adhérer à une cause qui en définitive leur était indifférente, quand ils n'en percevaient pas l'inconséquence. Il montre aussi et surtout comment des individus étaient capables de se laisser radicaliser, de croire avec une obstination et un aveuglement sauvages en une cause et en son idéologie étroite jusqu'à justifier l'assassinat d'un ami, comme le fait Miren, ou à se laisser convaincre de commettre des crimes et à gâcher leurs vies pour rien, comme le fait Joxe Mari, son fils.

On comprend ainsi qu'à travers les vies dont le destin est tissé dans *Patria*, à travers les nombreux personnages qui composent l'univers du roman et dont beaucoup sont attachants parce qu'ils gardent leur lucidité et tentent de sauvegarder leurs amitiés, leurs liens avec l'autre, et donc leur humanité, c'est finalement l'histoire au quotidien de tout nationalisme que raconte Aramburu. Et l'on comprend surtout qu'en décortiquant le mécanisme par lequel le nationalisme s'insinue sournoisement dans les esprits jusqu'à faire accepter sans ciller le totalitarisme qui n'en est que le résultat le plus néfaste, le romancier décrit, à travers l'exemple basque, une problématique cruellement d'actualité aujourd'hui un peu partout dans le monde.

CHARIF MAJDALANI

Romans

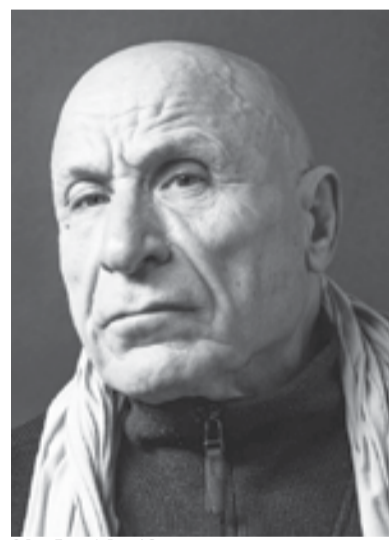
Rachid Boudjedra, chantre d'une Algérie qui se libère...

LA DÉPOSSESSION de Rachid Boudjedra, Grasset, 2017, 220 p.

À soixante-seize ans, Rachid Boudjedra est défendant par une œuvre considérable et polymorphe. Œuvre qui groupe plus d'une cinquantaine d'opus alliant toutes les disciplines littéraires allant des murmures du monde du Parnasse à celui des images et des vocables du cinéma en passant par des livres de réflexion ainsi que des fictions originales dénonçant parfois les réalités sociales et politiques les plus iniques, les plus contestées. Les titres de l'auteur de *L'Escargot entêté* ont la force d'une gifle ou d'un coup de poing. À titre d'exemple pour ces cris jaillants des tripes les plus profondes : *La Répudiation*, *Le Démantèlement*, *La Macération*, *L'Insolation*...

Son dernier opus publié en 2017, *La Dépossession*, n'échappe pas à la règle de ces phosphorescences aux flammèches inquiétantes. Pour cette « *dépossession* », une métaphore subtile où l'art (dans toutes ses variations littéraires et picturales), à travers les toiles de deux peintres (l'un arabe, l'autre français), dessine la destinée d'un pays et la meute de loups pour s'en accaparer et inverser les courbes des avoirs et l'authenticité d'une région entre la mer Méditerranée, la bande saharienne et l'Égypte. Pour ce qu'on nommait autrefois l'Afrique française du Nord... Et que Matisse désignait par le « *Fardaous* », l'Eden...

C'est une plaidoirie et un violent réquisitoire. Sur un tempo doux, riche et sinueux, contre le colonialisme. De même qu'un éloge



© Jean-François Paga / Grasset

porté aux valeurs fondamentales d'une Algérie lumineuse, riche d'une mosaïque de traditions ancestrales, colorée, mais spoliée de ses trésors artistiques et combattue dans l'essence qui l'illumine.

Pour cela une narration allant d'une enfance tourmentée à un âge adulte en lutte pour l'indépendance d'un pays. Et la conquête, un peu à tâtons, d'une personnalité qui se forge à travers les dédales des purges pétainistes aux sombres et meurtrières années cinquante.

Récit tumultueux qui se transforme au fil des pages en une mini-fresque vertigineuse où sont brossés de nombreux portraits à la fois attachants et révélateurs des sourdes luttes intestines d'un peuple en butte avec l'emprise étrangère. D'abord le narrateur, Rachid, vague alter-ego de l'auteur, enfant obèse boulimique (au sobriquet de « *Baba Batata* » ou « *Totty Botty* ») en prise avec son corps et l'entourage d'une guerre sanglante. Ensuite il y a le poids de ce père ombrageux, déroutant

et incurablement infidèle à sa femme. Une mère courage couturière qui lançait des charognes et des légumes pourris sur les soldats français. Un frère médecin homosexuel qui se flingue.

Cependant, la vraie histoire se joue dans le cabinet d'un oncle expert-comptable en regardant deux tableaux accrochés au mur. L'occasion brillante de restituer la vie et l'art de deux peintres diamétralement opposés. L'un est Al Wacity, le plus talentueux artiste du pinceau de l'âge d'or musulman, et l'autre est Albert Marquet, sublime impressionniste ami de Matisse, qui a nourri et développé son inspiration en s'installant en Algérie. Un bureaucrate du système colonial, véreux et tricheur, volera en toute impunité la toile et l'œuvre de Marquet pourtant léguées à l'Algérie : usurpation qui incarne parfaitement la dépossession d'un pays. D'où le titre amplificateur du livre !

Un percutant règlement de compte pour dire ce qu'il y avait encore dans le cœur et la mémoire de l'auteur des *Figuiers de barbarie* sur la guerre d'Algérie.

Écrit avec lyrisme, plongeant à l'épécriteur de la réalité et de l'imaginaire, changeant de ton, usant de l'imprécation, jouant de l'enchantement des images, des rythmes saccadés et des associations verbales, pourfendant espace et temps, recourant à des citations culturelles (Ibn Khaldoun, Oum Kalsoum, Faulkner, Abou Nawas, les trémolos du concerto de Rachmaninoff), dans un souffle captivant, à la fois intimiste et épique, ce livre se lit d'une traite !

EDGAR DAVDIAN

Contes de femmes entre elles

Racontés par des femmes à d'autres femmes, trentes contes issus de la tradition orale ont été récoltés aux quatre coins du Liban par Najla Jraissaty Khoury. Elle nous explique ici la généalogie de son ouvrage et la singularité de ce corpus au caractère spécifiquement féminin.

C'est durant les années de guerre que j'avais fondé, avec des amis, une troupe de théâtre itinérant que nous avions nommée *Sandouq el-Ferjeh*, (La Boîte à images), en hommage au théâtre populaire du même nom qui avait connu des heures glorieuses au Moyen-Orient avant l'apparition du cinéma. Acteurs et marionnettes, notre troupe s'est produite pendant vingt ans. Peu à peu, nous nous sommes adaptés à la situation de guerre en transformant nos contes en spectacles d'ombres. Nous avons ainsi pu jouer dans les régions où l'électricité était un luxe, dans les abris, les camps de réfugiés palestiniens, les villages isolés et, bien sûr, sur scène dans les villes.

Nos spectacles étaient essentiellement basés sur les contes de tradition orale. Je sillonnais le pays à leur recherche. Ce n'était pas chose facile. La narration était souvent confuse, la mémoire défaillante, les comptines incomplètes. Je devais stimuler le conteur ou la conteuse, susciter ses souvenirs d'enfance, amorcer une comptine, évoquer un nom.

Souvent, je passais des heures à écouter la conteuse – car c'était le plus souvent une femme – raconter sa propre histoire, son vécu de la guerre, ses problèmes de santé, un souvenir ou même une recette de cuisine... jusqu'à ce que je puisse enfin m'aventurer à lui demander : qui te racontait des histoires quand tu étais enfant ? Quelle est celle tu aimais par-dessus tout ? Je devais aussi me méfier des histoires lues ou vues à la télé et de celles qui étaient inventées. Avec l'expérience, je les repérais assez

vite. Quand je trouvais enfin une « vraie » conteuse, je notais ou enregistrerais le conte et me délectais à l'écouter avec ses digressions et ses inévitables commentaires.

Le plus souvent, je revenais l'écouter à nouveau. Peut-être m'autoriserait-elle cette fois à enregistrer sa voix, ou au moins à combler les vides entre des notes prises trop rapidement.

Si le conte pouvait convenir à notre prochain spectacle, j'allais à la recherche de ses différentes versions dans d'autres régions et auprès d'autres confessions. Mon but était de présenter un beau spectacle. J'écoutais donc attentivement toutes les versions d'un même conte. Les différences relevaient davantage de détails que de la structure même des contes. Il était intéressant d'écouter la même histoire racontée par une personne du littoral ou de la montagne, d'un milieu urbain ou rural. Les différences entre les versions recueillies auprès de conteurs libanais ou originaires des pays limitrophes, Syrie et Palestine, étaient, elles, plutôt marginales.

Lors d'une séance de collecte, je trouvais mon enregistrement confus et incompréhensible en raison de bruits de fond. Je dus revenir quelques semaines plus tard pour réécouter le conte raconté par



D.R.

la même conteuse. C'était le matin, en semaine. Les enfants étaient à l'école et il n'y avait que trois ou quatre femmes. Je me suis demandée si c'était bien le même conte. Les femmes ont eu un sourire complice quand, au fil du récit, la jarre a brisé le bec verseur du cruchon ; elles ont même franchement ri quand je leur ai demandé pourquoi. Je devinais les symboles sexuels : une jarre (féminité) qui brise le bec du mâle cruchon. Et cette phrase incompréhensible, « le bain végétal qui rend la virginité aux femmes », dite trop rapidement pour être comprise la fois précédente, était cette fois-ci bien articulée et ponctuée de commentaires.

J'ai donc poursuivi ma collecte autrement. Je revenais fréquemment écouter une nouvelle fois un même conte, prétextant une défaillance de l'enregistrement ou une rupture de courant. Ces deuxièmes fois, il n'y avait pas d'enfants dans l'auditoire. J'observais attentivement les nuances dans le choix des mots, les commentaires et l'attitude de la conteuse. C'était une révélation : certains contes sont racontés par des femmes pour des femmes uniquement. Dans ces contes, la femme a le beau rôle au détriment de l'homme, notamment du mari. Était-ce une revanche de la vie ? Dans une société où le mâle prédomine, la femme use de mille et une ruses pour s'affirmer.

Lorsque j'ai recueilli ces contes, à partir de 1978, la moyenne d'âge des conteurs était de 60 ans. Ils avaient pour consigne de raconter l'histoire telle qu'ils l'avaient entendue enfants. Ce sont donc des contes qui nous parlent de la société levantine d'il y a plus d'un siècle. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la structure sociale du Levant, ou *Bilad el-Sham* (Liban, Syrie et Palestine) privilégiait les hommes. Les femmes étaient confinées au foyer. Les hommes allaient au café écouter la *hakawati* conter ses épopées devant un auditoire strictement masculin. Une fois le ménage terminé et les enfants couchés, les femmes se retrouvaient entre elles, sans télévision, et se racontaient des histoires, histoires où les hommes sont dépendants des femmes, où elles sont plus intelligentes et plus fûtées qu'eux, où elles sont les véritables héroïnes, ne serait-ce que par leur patience face à l'oppression.

Ce schéma prédomine dans les contes qui se déroulent dans un milieu pauvre, alors que l'homme est un chef puissant lorsque le conte parle de rois et de riches marchands.

Sandouq el-Ferjeh a baissé le rideau au bout de vingt ans, mais la collecte des contes a continué, pour poursuivre ce travail de mémoire et pour le plaisir. Ces contes

appartiennent au patrimoine de l'humanité. La notion du bien et du mal, par exemple, n'y est pas aussi catégorique que dans les contes occidentaux : les termes « fée » et « sorcière » n'ont pas d'équivalent en arabe ; on parlera plutôt d'un magicien (ou d'une magicienne), d'un être bon ou mauvais. Le plus souvent, il s'agira d'une vieille femme ou un vieil homme, d'une ogresse ou d'un ogre, qu'on appellera « mon oncle l'ogre » ou « ma mère l'ogresse » et que le héros pourra rendre bons par ses bonnes manières et ses agissements.

Ces contes ont leurs particularités culturelles et je ne me sentais pas le droit de les confiner dans mes tiroirs. Je me devais de les partager. J'ai choisi cent contes parmi les plus populaires et je les ai publiés en arabe en 2014, tels que recueillis de la bouche des conteurs, qui les ont relatés comme ils les avaient écoutés, enfants, contés par leur parents ou grands-parents.

Parmi ces cent contes publiés en arabe, Inea Bushnaq et moi en avons choisi trente pour ce recueil en anglais (traduction française en cours). J'espère que leur lecture vous apportera autant de plaisir que j'en ai eu en les écoutant.

NAJLA JRAISSATY KHOURY

PEARLS ON A BRANCH: ORAL TALES, contes recueillis par Najla Jraissaty Khoury, traduits de l'arabe par Inea Bushnaq, Archipelago books, 2018, 270 p.

Romans

Le printemps syrien ou les promesses de l'aube...

QUAND DAMAS REFLEURIRA de Leïla Nachawati, traduit de l'espagnol par Claire-Marie Clévy, Presses de la Cité, 2018, 408 p.

À travers son premier roman, *Quand Damas reflleurira*, Leïla Nachawati nous fait vivre au rythme des angoisses et espoirs de Sarah, son héroïne qui, comme elle d'origine hispano-syrienne, vit la révolution depuis l'Espagne.



D.R.

les plus contradictoires hantent Sarah : la transmission, le ressentiment, le déracinement et l'acceptation se bousculent.

L'héroïne et Nachawati portent en elles deux héritages familiaux, deux tragédies nationales : l'Espagne franquiste d'un côté, effleurée en filigrane dans le roman, la dictature des Assad de l'autre.

L'auteure ne peut s'empêcher de faire un retour sur le massacre de Hama qui, en 1982, est « le point de départ de la période la plus sombre » de l'histoire de cette Syrie martyre. La tragédie se répète et ne semble guère trouver d'écho favorable. À l'époque, « être originaire de Hama était devenu un crime en soi », mais que dire aujourd'hui de ces Syriens assoiffés de liberté, de justice et de dignité ?

Après la chute des régimes tunisien et égyptien, une question hantait les rues syriennes : « À quand notre tour ? » Les Syriens pouvaient-ils imaginer la tournure tragique que prendraient les événements ? Les Printemps arabes avaient suscité tant d'attentes et d'espoirs... Tout cela va être rapidement enterré.

Comme il est loin ce temps où certains pensaient que le régime

Cette Révolution confisquée, trahie, bafouée, qu'en reste-t-il si ce n'est un océan de désillusion et un monde déchiré et fracassé ?

tomberait une fois passé le seuil des 10 000 morts. Combien de morts aujourd'hui ? Et un régime plus que jamais présent et déterminé à rester. Une opposition poussée hors du pays, liquidée méthodiquement... Et pourtant cette société cédennasée, ce système de surveillance et de dénonciation bien huilé ne viendront pas à bout des rêves, même si le régime a tout mis en œuvre pour condamner à l'oubli tous ces héros des premiers temps réduits à la clandestinité, à la mort ou à la fuite.

Cette Révolution confisquée, trahie, bafouée, qu'en reste-t-il si ce n'est un océan de désillusion et un monde déchiré et fracassé ?

Pour Nachawati, « ce roman se veut un fragment de plus dans cette mosaïque, ce gigantesque graffiti créé par la population dans l'affirmation de son droit à l'expression, et sa rébellion contre ceux qui n'ont pas d'autres armes que la violence pour les réduire au silence ».

Damas reflleurira demain, mais au prix de combien de destins brisés et de vies piétinées ?

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

Sinan Antoon : quand le réel pulvérise la fiction

AVE MARIA de Sinan Antoon, traduit de l'arabe par Philippe Vigreux, Actes Sud, 2018, 192 p.

L'irruption d'une violence extrême dans une vie peut souvent la briser : l'après devient alors totalement étranger à l'avant. Il en est parfois de même dans une œuvre de fiction : le récit semble s'acheminer vers une sorte de dénouement ; mais soudain, quelque chose d'une brutalité inimaginable, surgi comme de nulle part, anéantit toute l'intrigue. C'est le cas d'*Ave Maria*, roman de l'Irakien Sinan Antoon, paru chez Actes Sud dans une admirable traduction de Philippe Vigreux.

« Tu vis dans le passé, mon oncle ! », dit Maha à Youssef d'un ton exaspéré en quittant brusquement la salle de séjour. Ainsi met-elle fin à leur discussion animée sur l'avenir de l'Irak. Youssef, septuagénaire, est nostalgique d'une lointaine époque de tolérance où les différentes communautés confessionnelles vivaient en paix, voire dans une ambiance de convivialité ; il n'est pas aveugle aux horreurs du présent, mais il refuse de quitter Bagdad comme l'ont fait beaucoup d'autres chrétiens, et croit que « les choses commencent à se tasser, (que) le bien revient, tout doucement ». Quant à Maha, une proche parente âgée d'une vingtaine d'années qui est venue s'installer chez lui, avec son mari, suite à l'explosion d'une voiture piégée garée en face de leur maison, elle pense que son pays est désormais invivable pour les chrétiens et ne rêve que de s'enfuir à l'étranger le plus vite possible.

Le roman se déroule pendant les vingt-quatre heures qui suivent la phrase lancée avec irritation par Maha à Youssef. Leur confrontation au sujet de la situation politique irakienne déclenche, en chacun d'eux, un long monologue intérieur qui encapsule une vie tout entière. Ils se relaient pour raconter leur histoire, ainsi que celle de leur pays.

Youssef a toujours vécu en célibataire. Jadis, il était tombé amoureux d'une femme ; ou celle-ci étant musulmane, et lui chrétien, le mariage s'était avéré impossible.



© Sindbad / Actes Sud

Youssef, septuagénaire, est nostalgique d'une lointaine époque de tolérance où les différentes communautés confessionnelles vivaient en paix.

La plupart de ses frères et sœurs ont émigré, soit pour fuir l'une des nombreuses catastrophes qui se sont abattues sur le pays (la guerre Iran-Irak, la première guerre du Golfe, l'embargo, l'invasion américaine, la montée du sectarisme, du jihadisme et du terrorisme), soit parce qu'ils ont été contraints à l'exil en raison de leurs activités politiques. Mais Youssef, dont l'enfance et la jeunesse avaient été plutôt heureuses, a toujours gardé l'espoir que les choses s'amélioreraient ; il a donc obstinément refusé de quitter et Bagdad et sa maison dans laquelle il a vécu avec sa sœur Hinna, également célibataire. La journée du lendemain de la brouille entre Maha et Youssef

est un dimanche ; c'est également le septième anniversaire de la mort de Hinna.

Maha, qui n'a pas connu une période antérieure à celle de la dictature de Saddam, déteste sa patrie. L'événement ayant le plus marqué son enfance, c'est l'enlèvement puis le meurtre de l'un de ses oncles. Après l'invasion et la chute du régime, les choses n'ont fait qu'empirer : menaces et attentats contre les chrétiens deviennent une réalité quotidienne ; Maha et sa famille doivent alors quitter leur quartier. Plus tard, elle retourne avec son mari habiter l'ancienne maison familiale ; elle est enceinte, et l'explosion de la voiture piégée provoquera une fausse couche. À présent, installée chez Youssef, elle est encore traumatisée. Elle perçoit son corps comme un tombeau vide, est dégoûtée si son mari l'effleure et ne sort dans la rue qu'en mettant des bouchons d'oreilles. Le lendemain de sa petite brouille avec Youssef, elle se sent quelque peu coupable. Elle décide de s'excuser après la messe qui aura lieu dans quelques heures à l'église Notre-Dame-de-la-Délivrance et à laquelle les deux personnages assisteront.

Le récit semble donc tendre vers une sorte de résolution, une conciliation entre Maha et Youssef. Mais c'est précisément à ce moment que le réel fait effraction dans la fiction. Nous sommes le dimanche 31 octobre 2010. Les fidèles sont en train de prier dans l'église. Des membres de l'État islamique d'Irak y pénètrent et tuent 46 personnes. L'intrigue du roman ne peut alors que se figer, voire se pulvériser.

Ave Maria est une œuvre lacerante et foudroyante : la violence du réel est inscrite dans sa structure même. C'est en quelque sorte un roman tronqué, amputé de sa fin, comme l'est la vie de l'un de ses protagonistes, tué lors de l'attentat ; comme l'est surtout la vie des 46 victimes réelles. Le grand mérite de Sinan Antoon est d'avoir conservé intacte l'horrible absurdité de cette tragédie, de s'être abstenu de lui donner un sens.

TAREK ABI SAMRA